

47102

282

INSTITUTO MEDICO
DE SAN DOMINGO

MEMOIRE

PAR LA SOCIÉTÉ MÉDICALE
DE SAN DOMINGO

ÉTABLIE PAR LE GOUVERNEMENT
LE 20 JANVIER 1845

PAR LE DOCTEUR J. B. GONZALEZ

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE LA UNIVERSITÉ DE SAN DOMINGO
SUR LA MALADIE DE LA FIÈVRE
TYPHOÏDE ET SUR SES
VARIÉTÉS EN GÉNÉRAL
ET EN PARTICULIER
SUR LA MALADIE DE LA FIÈVRE
TYPHOÏDE EN GÉNÉRAL
ET EN PARTICULIER
SUR LA MALADIE DE LA FIÈVRE
TYPHOÏDE EN GÉNÉRAL
ET EN PARTICULIER



APPENDICE

TABLEAU DES MALADIES DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE



616.928-5

Rou

TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE SAN-DOMINGO

ANCIENNE CAPITALE DES COLONIES ESPAGNOLES
DANS LES ANTILLES.

M É M O I R E

SUR LA FIÈVRE JAUNE D'AMÉRIQUE
DITE FIÈVRE PERNICIEUSE.

L'ANALYSE ET LA SYNTHÈSE

APPLIQUÉES À LA MÉDECINE

Question Médicale mise au concours par la Société
de Médecine pratique de Montpellier.

PAR CHARLES FRÉDÉRIC ROUX DE L'AIN

D., Médecin ordinaire de l'Armée d'Italie, ancien Médecin
de l'Hôpital Impérial et Militaire de METZ, Membre du
Comité de Vaccine du Département de la Moselle, associé
correspondant de l'Athénée de NIORT, Membre de la Société
des Sciences et Arts de TOULON, ancien Médecin en chef
des Hôpitaux Militaires du Cap Français et de SAN-DO-
MINGO.



À V E N I S E

Chez FRANÇOIS ANDREOLA Imprimeur de la Marine Royale

AN 1807.

Roux



1810

A MESSIEURS

COSTE	PERCY
DESGENETTES	LARREY
HURTELOUP	PARMENTIER

Inspecteurs généraux du service de Santé ,
à Monsieur GUILLAUME
médecin en chef de l'armée d'Italie.

JE fais hommage de cet ouvrage à des savans , dont les lumières ont souvent éclairé leurs concitoyens . Ils n'y trouveront pas l'empreinte des grands talens , mais ils y reconnoîtront sans peine l'ami des malheureux qui s'identifie avec eux , souffre de leurs maux . C'est à ce titre qu'il doit les intéresser .

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur
C. F. ROUX D. M.

A BREVET

DE

LA

PROTECTOR

DE

LA

PROTECTOR

Le présent brevet a été octroyé à
Monsieur [Nom] pour l'invention
de [Description] consistant en
un [Description] qui permet de
[Description] et qui est susceptible
de [Description].

En témoignage de ce qui précède,
j'ai signé ce brevet le [Date] à [Lieu].

TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE SAN-DOMINGO,

*Ancienne capitale des colonies espagnoles
dans les Antilles.*

S*an Domingo*, ville épiscopale, ancienne capitale des colonies espagnoles dans les *Antilles*, cédée aux Français par le traité de paix de 1795, est située dans la partie méridionale de l'île *St. Domingue*, à 18 degrés 10 minutes de latitude, 308 degrés 20 minutes de longitude, dans une plaine de huit à douze lieues de large depuis les montagnes de la *Plate* au nord, jusqu'à la mer au sud, & d'environ 20 lieues de long depuis l'ouest de l'île jusqu'à l'est. Cette ville est environnée de forêts au nord et à l'est, baignée au sud par la mer, à l'est par le fleuve de *Lozama*. Dans son origine elle avoit été bâtie à l'est du fleuve par *Barthelemi Colomb* qui la nomma nouvelle *Isabella*; un ouragan l'ayant détruit, *Ovando* gouverneur de l'île la transporta en 1502 à l'ouest de *Lozama* et lui donna le nom de *St. Domingo*. Depuis ce changement elle

A

est

est exposée aux exhalaisons humides et marécageuses des bords du fleuve qu'un vent d'est pousse régulièrement sur une partie de la ville. Le climat y est très-beau, la campagne produit pendant toute l'année une multitude de fleurs infiniment variés, les arbres sont toujours chargés de fruits; de quel côté qu'on tourne ses regards, l'on est charmé par la beauté des objets et la variété des paysages.

Les chaleurs sont excessives depuis avril jusqu'en novembre; le thermomètre de Réaumur se soutient pendant toute l'année entre 18, 26; et quelquefois 28 degrés. Le climat est moins chaud dans cette partie du nouveau monde que dans l'ancien sous les mêmes cercles parallèles. Les vents d'est et du nord, s'élèvent régulièrement; le premier pendant le jour, le second pendant la nuit, ils brisent, tempèrent les rayons d'un soleil brûlant, et entretiennent dans l'air une douce fraîcheur. De novembre à avril, on voit souvent le thermomètre descendre et remonter de plusieurs degrés en quelques heures, et à une pluie froide succéder tout à coup un soleil brûlant. Aux équinoxes de mars et de septembre, l'air est agité par de fréquens orages: ceux qu'on appelle les coups du sud sont accompagnés d'éclairs, de tonnerres et d'affreux tremblemens de terre; les éclairs sont si terribles et s'entre-suivent de si près, que l'atmosphère en est embrasée; le tonnerre se fait entendre avec un fracas épou-

vantable: souvent on rencontre dans les forêts des arbres déchirés par la foudre. Il seroit à désirer que les principaux édifices de *San-Domingo* fussent comme ceux du *cap français* surmontés de paratonnères: il n'est point de ville où leur utilité soit plus marquée.

De novembre à avril, la pluie tombe en si grande abondance, qu'il semble que le ciel va fondre en eau. *Charlevoix* dit qu'il tombe autant de pouces cubiques de pluie pendant certaines semaines à *St. Domingue*, qu'il en tombe pendant une année à *Paris*, ce qu'on évalue à 6^{m.}, 50^{c.} (18 et 20 pouces). Au plus beau jour succède souvent le tems le plus affreux, le ciel se couvre de nuages sombres, d'où il sort des colonnes de pluies et de vents en forme de tourbillons, que les Espagnols appellent *tournado*; dans l'espace d'une heure l'aiguille aimanté fait le tour du cadran, les campagnes sont ravagées, les terres dépeuplées de leurs sucs, les fleuves débordés, les places publiques changées en étangs, les rues en rivières. Quelquefois on ne peut sortir qu'en bateau, les rues de *San-Domingo* n'étant pas pavées, sont rongées par ces déluges d'eau.

Pendant la pluie l'air est ordinairement très-frais, à peine est elle finie que le soleil se montre et fait sentir une chaleur extrême. Cette alternative de chaleur et d'humidité favorise la putréfaction
des

des corps, le développement des vers et des insectes, et rend la saison des pluies très-malsaine.

Le contour de San-Domingo a environ une lieue, il est fermé par des ramparts en maçonneries élevés depuis 15 jusqu'à 20 pieds (6^m, 50^c) avec dix-huit bastions liés par des courtines et un fort. On a voulu environner la ville d'un fossé sec, mais le roc impénétrable sur lequel elle est assise y a opposé ces obstacles insurmontables. Les ramparts du côté de terre ne sont pas en état de résister à une attaque bien dirigée.

Cette ville est assez grande pour loger seize à 18 mille habitans. Les rues sont larges alignées, coupées à angles droits par d'autres rues, de manière qu'elles forment des carrés où l'air circule avec facilité. Elles offrent un fond de graviers et de sables préférable aux pavés dans les sécheresses. Pendant la saison des pluies ce sable se convertissant en boue rend les rues incommodes.

Des trottoirs très-étroits règnent le long des maisons; elles sont construites d'un mélange de terre, de sables et de chaux; ces matières mises dans des moules, battues avec des presses, ont formé avec le temps des murs solides, qui ont résisté jusqu'à présent aux plus violens tremblemens de terre, frequens dans cette île. L'expérience a prouvé que cette manière de bâtir est la plus convenable dans ce pays.

Les maisons ont un étage, plusieurs sont construites en bois, couvertes de *taches* de *palmiste*; en général les toits sont faits en terrasse sur lesquels on recueille les eaux pluviales pour les conduire dans des citernes. Ces toits ou terrasses sont revêtus de plusieurs couches d'un ciment qui garantit les maisons du feu: il seroit très-difficile de les brûler. On va le soir respirer un air frais sur ces terrasses d'où la vue est agréable et s'étend au loin sur la mer et la campagne: on peut y parcourir plusieurs quartiers de la ville.

La distribution intérieure des maisons est très-commode; il n'y a aucune recherche en ornement, tout y annonce la simplicité. Les meubles sont faits en bois d'*acajou* très-communs dans l'île; des murs sans tapisserie très-bien blanchis, des lits de repos surmontés de *moustiquières* pour se garantir des *maringouins* (1), des *hamacs* suspendus dans de vastes appartemens où les habitans se balancent mollement pour éloigner les insectes et dorment une grande partie du jour: voilà à quoi se bornent ses principaux meubles.

Chaque maison renferme dans son intérieur une cour carrée. Autour de cette cour règnent des galeries soutenues par des colonnes; de grands bal-

(1) *Culex minor vulgatissimus*.

balcons donnent sur les rues. Cette distribution intérieure facilite les courans d'air, entretient une douce fraîcheur dans les appartemens : elle est nécessaire dans ces climats où la chaleur est excessive et continuelle pendant toute l'année.

Les casernes militaires sont réunies à l'arsenal. Ces bâtimens sont vastes, forment deux ailes coupées à angles droits, donnant sur le bord de la mer, sur *Lozama* et sur une grande cour fermée à l'est par des murs bas. Ils peuvent loger 15 à 1800 soldats. Ces édifices n'ont qu'un rez-de-chaussée quelquefois humide à cause du peu d'élévation du sol intérieur, ils sont en général constamment rafraîchis par les vents d'est. La trop grande élévation des croisées au nord ouest empêche que les vents de ces mêmes côtés puissent s'y faire sentir.

Dans la cour des casernes sur la rive gauche de *Lozama* en entrant dans ce fleuve, est situé la *Force*, bâtiment carré très élevé servant tout-à-la-fois de prison civile et militaire et de tour des signaux. Cet édifice est le plus sain de toute la ville, à cause des brises continuelles de terre et de mer, auxquelles il est sans cesse exposé.

Il y a plusieurs places publiques; la principale et la plus grande est la Place d'armes figurant un carré long; la cathédrale, l'hôtel de ville, la maison du commandant, celle de plusieurs particuliers en forment le contour.

L'égli-

L'église cathédrale renferme les portraits sculptés en relief des conquérans espagnols du nouveau monde. Cet édifice est surmonté d'une coupole, son architecture est gothique; on peut le considérer comme un des monumens le plus remarquable de cette ville.

Ovando gouverneur de *San-Domingo* en 1503 avoit conçu le projet d'amener sur la place d'armes par un canal les eaux de la rivière de *Jayna* éloignée de 3 lieues, et d'établir dans le milieu de la ville une fontaine (1). Ce dessein n'a pu être encore exécuté.

Sur un rocher qui domine le fleuve, on voit les ruines du chateau de *l'Amirando* construit en pierre par *Diego Colomb*. La grandeur et la solidité de cet édifice avoit fait croire à *Ferdinand* que *Colomb* prétendoit à la souveraineté de l'île et vouloit se rendre independant de l'Espagne.

A l'ouest du fleuve près du chateau de *l'Amirando* est situé le palais du gouvernement. Cet édifice constamment exposé aux exhalaisons humides de *Lozama*, a été abandonné à cause de son insalubrité.

Les quartiers de la ville les plus sains sont voisins de la porte du *Comte*.

La

(1) *Histoire de St. Domingue par Charlevoix tom. 1. pag. 223.*

La *boucherie* située près le fort *St. Gille* est un bâtiment remarquable par sa construction en portiques, sa simplicité et les belles proportions de son architecture. Sa situation sur les bords de la mer, exposée à tous les vents, son éloignement de la ville, rendent son emplacement très-avantageux pour la salubrité et la facilité qu'on a de l'approprier en jettant les matières animales dans la mer. Ces matières sont dévorées par les *squalls* affamés qui rôdent sur le rivage.

Il y avoit autrefois à *San Domingo* un collège des *Jésuites* destiné à l'instruction publique. Cette institution n'existe plus. L'édifice qui lui étoit consacré sert actuellement de résidence à M. l'Archevêque.

La ville est remplie de chapelles. Il y a une paroisse et sept couvens religieux, dont deux de filles. *St. Dominique*, les *Pères de la Merci*, les *Jacobins*, les *Cordeliers*, *St. François*, *S.^{te} Clara*, la *Regina* ont été supprimés depuis que les Français sont en possession de la ville. Ces édifices occupent les plus beaux quartiers.

J'ai choisi le couvent de *St. François* pour servir d'hôpital militaire. Cet édifice est situé dans l'enceinte des Ramparts sur une hauteur d'où l'on voit tout-à-la fois la ville, la campagne et la mer. Il offre une perspective agréable et variée; l'air qu'on y respire est pur, aucune élévation n'empêche sa libre circulation. Si la fièvre jaune y mois-

onna moins de monde que dans les autres hôpitaux de la colonie, on dut cet avantage à M. Lequoy *De Mongirand*, préfet colonial de la partie espagnole, mort dans ses fonctions victime de son dévouement. Cet administrateur probe et éclairé sentant l'insuffisance des réglemens dans l'épidémie qui regnoit alors, m'avoit confié le commandement en chef de tous les services de l'hôpital.

St. François a quatre salles principales qui peuvent être déservies facilement par les galeries où sont des portes qui correspondent directement dans les salles. La plus grande peut contenir cent lits, les trois autres ensemble deux cents, ce qui fait un total de trois cents lits, sans compter les chambres particulières destinées pour les officiers. Si le danger de réunir dans un même local un trop grand nombre de malades n'étoit pas parfaitement démontré par l'expérience, on pourroit dans un extrême besoin placer cent lits dans l'église; elle a été pleine en l'an dix; c'étoit l'endroit le plus mal sain de tout l'hôpital, à cause de la stagnation de l'air & de la coutume qu'avoient les Espagnols d'y ensevelir les morts depuis plusieurs siècles.

Il seroit dangereux de placer des lits dans le Rez-de-chaussée, à cause de la prodigieuse quantité de fourmis qui piquent vivement les malades, et de l'humidité entretenue par les citernes. Cette humidité réunie à l'air chaud favorise la putréfaction, donne naissance aux fièvres putrides malignes



gues (adynamiques ataxiques), aux diarrhées , s'oppose à la propreté, et rend ce local tout-à-fait inhabitable. L'eau de citerne est la seule dont les malades font usage.

Une grande *savane* divisée en trois parties est renfermée dans l'enceinte de l'hôpital; l'une contient une mine anciennement exploitée, l'autre sert de promenade aux convalescens. L'on pourroit établir dans la troisième un jardin botanique.

La ville de San-Domingo possède les hospices civils de St. Nicolas, St. André, et St. Lazarro. Les deux premiers sont destinés à recevoir les indigens des deux sexes atteints de maladie, ainsi que les pauvres vieillards et les enfans abandonnés. L'administration du *fisc* s'est emparé des revenus affectés à ces établissemens de bienfaisance.

L'hospice St. Lazarro, situé à une extrémité de la ville, actuellement relégué à *Las Minas* cinq lieues plus loin, reçoit les personnes affectées de la lèpre.

San Domingo n'est pourvue d'aucune source d'eau fraîche; il faut aller à la fontaine bâtie par *Christophe Colomb* sur le bord du fleuve à un quart de lieue de la ville pour s'en procurer: c'est la seule dont les vaisseaux mouillés dans la rade font usage; son trop long séjour dans un réservoir mal nettoyé la rend désagréable à boire, les légumes y cuisent avec lenteur, le savon s'y dissout mal.

On a suppléé au manque d'eau par celle qu'on

con-

conserve dans les citernes. Il y en a de publiques et de particulières très-étendues sous terre: bues peu de tems après la pluie ces eaux sont bonnes; mais lorsqu'elles ont séjourné long-tems dans ces reservoirs, privées du contact de l'air, elles perdent insensiblement leur pureté, se putrescent, donnent naissance aux *hydrocels*, aux *diarrhées*. La première de ces deux maladies est très-commune dans cette ville; il est difficile aux habitans de se délivrer de la seconde sans changer de climat: c'est la plus ordinaire de toutes leurs maladies.

On préviendroit la putréfaction des eaux, en construisant à côté des citernes principales des citerneaux en grès remplis de sables et de charbons dans lesquels on filtreroit l'eau. Le dernier, c'est-à-dire le charbon, a la propriété d'enlever tous les gaz unis à l'eau, et le grès celle de précipiter les substances en suspension.

L'enceinte de la ville est percée de quatre portes dont les deux principales sont celles du *comte*, et de *St. Diego*. La première au nord aboutit sur les routes du fort *St. Jérôme* et de *St. Carlos*, la seconde à l'est donne sur le fleuve de *Lozama*. Les deux autres portes, l'une de la *Savane* ou *Porto grande* et l'autre de la *Douane* sont voisines des deux premières. Toutes sont protégées par des bastions ou des forts; celui de *S.^{te} Barbe* et la batterie de *Don-Diego* commandent le port. *S.^{te} Barbe*
et

et le Bastion St. *Lazarro* sont dominés par le fau-bourg St. *Carlos*, bâti sur une hauteur à deux portées de fusil de la ville.

Le fort St. *Gille* domine la rade et la *Savane*, son emplacement près la boucherie rend ce poste mal sain à cause des émanations animales en putréfaction. Plusieurs batteries situées sur le bord de la mer rendent l'approche de ce côté difficile à l'ennemi.

Savana Réal ou plaine Royale, située près le fort St. *Gille*, est une prairie d'environ six cent toises de long sur 400 de large (1169^m. de long sur 779^m. de large) bordé sur la route d'*Azua* de *sabliers* (*hura crepitans*) dont les branches élevées garantissent de l'ardeur du soleil; les hommes et les femmes vont s'y promener le soir à cheval ou en voitures.

En quittant cette *Savane* et dirigeant sa route derrière le cimetière, l'on va visiter une grotte très-remarquable, éloignée de trois quart de lieue de la ville. Pour y arriver on suit une route étroite bordée d'arbres dont les feuillages odoriférans forment par intervalle une voûte de verdure; l'on traverse successivement plusieurs habitations espagnoles où l'on voit de tout côté des groupes de *palmiers*, de *sapotilliers*, d'*orangers*, de *goyaviers*, dont les branches penchées d'elles mêmes présentent à qui les veut cueillir des fruits délicieux; l'on descend vers la grotte par une pente douce, coupée
de

de tems à autre par quelques rochers stériles . L'entrée est une voûte demi-circulaire soutenue par des colonnes irrégulières formées par des concrétions calcaires . Elle a environ 3^m, 25^c (10 pieds) de hauteur , sur autant de largeur ; quand on a passé cette première voûte , l'on arrive en plein air au milieu d'une surface elliptique qui a l'aspect d'un amphithéâtre . Cette surface a environ soixante et dix pas de long sur trente de large , son pourtour est environné de rochers de 7^m, 80^c (24 pieds) de haut . Dans toute la circonférence de ces rochers , la nature a creusé une multitude de grottes plus ou moins grandes . Les parois sont remplis de *stalaçtites* en colonnes striées , d'où il suinte une eau douce contenue dans les petites cavités qu'elle s'est formée . Ces belles grottes servoient autrefois de retraite aux Indiens .

Lozama baigne les murs de *San-Domingo* , coule un peu à l'ouest , reçoit la rivière d'*Isabella* à trois lieues de la ville , l'un et l'autre forment deux vastes bassins entre-coupés de vallons , peuplé par intervalle de quelques habitations abandonnées . Le sol de ces deux rivières est une terre argileuse dont on fait une poterie rouge non vernissée , dans laquelle l'eau se conserve parfaitement fraîche par sa transudation continuelle à travers les parois du vase .

Lozama n'a pas de pont : l'on traverse ce fleuve par le moyen d'un *Bac* , il a 116^m, 94^c,
de

de largeur (60 toises) sur 19^m. de profondeur (6 brasses) jusqu'à son confluent avec l'*Isabella* et 4^m, 50^c. (deux brasses et demi) à son embouchure; ses bords sont remplis de lagons marécageux, son cours est insensible jusqu'à la mer, ses eaux sont limoneuses, grasses, salées, elles attirent le poisson et l'engraissent en peu de tems. La marée y monte jusqu'à 1^m, 14^c. (3 pieds et demi) environ. Les vaisseaux marchands de 600 tonneaux, les corvettes armées de 20 canons peuvent remonter ce fleuve l'espace de 4 à 5 lieues. Une barre située à son entrée empêche les vaisseaux de guerre d'y entrer. Les capitaines mouillent dans la rade foraine sous la protection des batteries de l'arsenal, de *St. Carlos*, et du fort *St. Gille*, ou sous le fort *St. Jérôme* éloigné d'une lieue de la ville.

La rade foraine offre un fond de vase sans rocher ni banc; elle est entièrement à découvert au sud, ce qui rend son séjour très-dangereux lorsque ce vent se fait sentir: ordinairement il n'y souffle que très-rarement. Il règne quelquefois dans l'équinoxe de septembre d'une manière terrible, alors la mer sort de son lit, renverse tout ce qui lui fait obstacle. Après ces ouragans on trouve sur le rivage plusieurs sortes de coquillages, tels que des *trompettes marines*, le *lambis*, le *burgau*, le *musical*, la *porcelaine*, le *casque de mer*.

L'entrée du fleuve est très belle, à droite est un charmant paysage et l'habitation *Esparsa* ornée de

de deux jolis pavillons; plus loin le bourg du Rosaire à demi caché sous les *palmyers*, les *bananiers*, les *pommiers rose*; à gauche une forêt de mâts.

La côte à l'embouchure de Lozama a environ 4^m, 8^c (15 à 20 pieds) d'élévation au-dessus du niveau de la mer; elle s'incline le long de la *savane royale* et se prolonge insensiblement en pente douce jusque sous les eaux marines; elle a à peine dans cet endroit 0, 50^c (un pied et demi) d'élévation. Cette côte est formée en général à une très-grande distance par des rochers de *madrépores*, espèce de *polypes* marins très-multipliés. Les endroits où l'on peut le mieux observer l'étonnant travail formé par ces polypes est situé le long de la côte à l'est et à l'ouest du fleuve; on peut les considérer comme des phosphores vivans qui contribuent à répandre la lueur qu'on remarque sur les eaux de la mer. Plusieurs murailles sont construites avec ces roches de *madrépores*, que le naturaliste va regarder comme des collections de fossiles très-riches.

En parcourant les sinuosités de cette côte que les marins appellent côte de fer, on observe un gouffre creusé par les attaques continuelles de la mer nommé *Bocca de l'Inferno*. Son embouchure est demi circulaire, sa largeur d'environ quatre vingt pas, sa profondeur inconnue. La mer se précipite dans ce gouffre avec un fracas et un mugissement épouvantable; elle détruit sans cesse, dé-

ta-

tache les terres et les rochers, commence à ronger les ramparts près de la Boucherie. L'on présume qu'il communique par des conduits souterrains avec des volcans éteints et les lacs salés de l'intérieur de l'île. La mer gagne sans cesse le long de cette côte, elle met à découvert des racines d'arbres pétrifiées incrustées dans le rocher et plusieurs espèces de *Madrépores*. Des *Pagurus* du genre des écrevisses se rencontrent en foule le long de ce gouffre.

Après avoir parlé de l'air, de l'eau, du site, des établissemens civils et militaires de *San-Domingo*, notre attention doit naturellement se porter sur les qualités du sol de la ville et des environs, sur les productions, la nourriture des habitans, et les maladies auxquelles ils sont sujets.

Le sol des bords de *Lozama* est une terre végétale, grasse et argileuse, environnée de lagons maracageux sur une grande étendue. Celui de la ville et des environs à l'ouest est composé de sables calcaires entremêlé de terre végétale parsemé de rochers arides, brûlés par l'ardeur du soleil.

Cette différence dans la composition du sol en établit une dans l'air, dans les productions végétales et les maladies qui affectent les habitans.

On observe que les forêts marécageuses avoisinant *Lozama* et les terres des bords de ce fleuve, humectées par la culture de la canne à sucre, exhalent dans l'air des vapeurs miasmatiques, lequel

quelles étant condensées par la fraîcheur des nuits se résolvent en rosées abondantes, fécondent et humectent la terre; que les *lianes*, les *paletuviés*, les *mapous* et autres espèces d'arbres, situés sur ce côté du fleuve, sont surchargés de bois, étendent leurs branches avec excès; les plantes sont abondantes en suc selon que le sol est plus ou moins humide, que les terres sablonneuses situées à l'ouest de la Ville ne pouvant retenir aucun principe fécondant, produisent des arbrisseaux desséchés, des plantes maigres.

Les terres basses des bords de l'*Isabella* sont souvent inondées par des torrens de pluie et par le débordement des eaux; les débris des plantes, les déponilles des arbres accumulés, ont formé une couche épaisse de terre végétale, où la végétation est tellement sur-abondante, que les fruits legumineux montent rapidement en graines. Les forêts sont impénétrables aux rayons du soleil; elles empêchent l'évaporation et le renouvellement de l'air qui est sans ressort. Une multitude innombrable d'insectes et de reptils malfaisans, que la chaleur fait éclore, meurent, se putréfient et répandent au loin des miasmes qui engendrent des maladies de peau, font perir les hommes les plus vigoureux dans les langueurs de la *fièvre* et de l'*hydropisie*. Outre les effets de la chaleur et de l'humidité, source de la décomposition des substances végétales et animales, on a encore à redouter

les tremblemens de terre, les ouragans qui bouleversent tous les élémens. L'air est tellement corrompu pendant les sécheresses qu'il anéantit les sources de la vie, donne aux habitans une couleur si pâle qu'on les prendroit pour des hommes malades.

Si nous portons à présent notre attention sur les maladies particulières auxquelles sont sujets les habitans, nous voyons que ceux du *Bourg du Rosaire* et en général tous ceux qui vivent le long du fleuve et sur-tout les marins dont les vaisseaux sont mouillés dans le port, exposés aux exhalaisons marécageuses qui suivent le cours de *Lozama*, sont accablés principalement pendant la saison des pluies, de *fièvres intermittentes*, de *douleurs*, de *diarrhées*, sont dévorés par les *moustiques* et les *maringouins*, espèces de cousins qui remplissent l'air; que les habitans des bords de la mer à l'ouest de *San-Domingo*, ceux du bourg de *St. Carlos* situé à deux portées de fusil de la ville sur une élévation exposée à tous les vents, jouissent d'une meilleure santé que les premiers, et sont moins sujets aux maladies.

D'après ces observations, les marins doivent sentir combien il est dangereux pour leur santé, principalement dans la saison des pluies, de dormir sur les bords de *Lozama* et à bord des vaisseaux qui sont mouillés dans ce fleuve.

La plaine arrosée par *Lozama* et *l'Isabella* est
cou.

couverte de forêts ; l'on y rencontre de jolies vallées , des cabanes à demi cachées sous l'ombre des feuillages . Les papillons se font sur-tout remarquer par leurs grandeurs , la richesse , la variété et le vif éclat de leurs couleurs . Les oiseaux mouches , les colibris gros comme des *hannetons* , bourdonnent sans cesse sous les *orangers* , les *acacias* , les *jasmins* , les *pommiers roses* . Ces beaux arbres forment des voûtes de verdure entremêlés de fleurs qui pendent en guirlandes . Les gommés , les beaumes , les résines parfument l'air . On peut parcourir la campagne sous l'ombre des arbres au milieu de la chaleur du jour . Les *palmyers* , les *bananiers* sont chargés de *Régime de bananes* et de *cocos* . Les arbres sont couverts de fruits de toutes espèces . L'homme habitué à ce beau climat a moins de besoin , que celui qui habite l'Europe .

Les terres sont vastes , extrêmement fertiles sur le bord des fleuves et des rivières ; elles seroient capables de nourrir une grande population , si l'agriculture étoit portée au degré de perfection qu'elle a acquise en Europe . Les côtes présentent une grande étendue ; elles sont coupées en tout sens par des rivières navigables , par conséquent très-favorables au commerce , à l'industrie , très-propres à faciliter les communications , et le transport des marchandises .

Les racines et les légumes sont très-abondans : toute l'année se passe à semer et à recueillir .

La

La terre produit deux fois l'année : on récolte le maïs (1) et le riz deux fois, les patates (2), le manioc (3), l'igname (4), toute l'année. La canne à sucre (5), le café (6), source des crimes qui ont ensanglanté ce pays, font l'objet d'un commerce peu étendu à San-Domingo. Le cotonnié (7), dont le duvet filé sert à former les plus belles toiles, croît dans les terrains secs. On cultive dans les lieux plats et humides le cacaoyer (8), arbre qui fournit les amandes dont on fait le chocolat, et l'indigo (9), dont on retire une belle couleur bleu; le gayac (10) utile en médecine et employé dans les ouvrages de tour et les poulies des vaisseaux. Le palétuvié dont l'écorce astringente sert à tanner les cuirs, croît sur les bords de Lozama et de l'Isabella. Le nopale (11) sur lequel on élève la cochonille silvestre, les aloës (12) naissent sur les monts pierreux. L'acajou (13), le mapou (14) dont les cimes sont très-élevées, servent à la construction des

pi.

-
- | | |
|--|---------------------------------------|
| (1) <i>Zea Mays</i> . Linn. | (8) <i>Theobroma cacao</i> . L. |
| (2) <i>Convolvulus patata</i> . L. | (9) <i>Indigofera anil</i> . L. |
| (3) <i>Jatropha</i> . L. | (10) <i>Guaiacum officinale</i> . L. |
| (4) <i>Dioscorea sativa</i> . L. | (11) <i>Cactus cochenilifera</i> . L. |
| (5) <i>Saccharum</i> . L. | (12) <i>Cave americana</i> . L. |
| (6) <i>Coffea arabica</i> . | (13) <i>Senecarpus</i> . L. |
| (7) <i>Gossypium</i> . L. <i>xilon arboreum</i> . Tourn. | (14) <i>Bombax pyramidale</i> . L. |

pirogues: un seul tronc du dernier peut former un canot de 13 m. de long (40 pieds). La gomme *copal* qui découle par incision du *courbaril* (1) est un des meilleurs vernis. Le *bois de fer* (2) est propre à la construction des roues de moulin à sucre. Il y a plusieurs espèces de *lianes* (3): les unes servent à faire des cordages, d'autres à désaltérer le voyageur lorsqu'il y fait des incisions pour recevoir l'eau qu'elles contiennent. On cultive le *choux palmiste* (4) haut de 9 m., 75 c. (30 pieds), le *corrossol* (5) à fruit hérissé dont la chair blanchâtre est succulente; l'*ananas* (6) dont le goût répond à la beauté; le *goyavier* (7) qui donne des fruits dont on fait une confiture excellente; les pommes *sapotilles* (8) d'une saveur délicieuse et très-rafraîchissantes; les poires *d'avocat* (9) d'une consistance butireuse fondant dans la bouche; les *calebasses* (10), dont les nègres font des bouteilles et des vases pour leur usage domestique; le *lata-nié* (11), espèce de palmier avec lequel les naturels du pays font des corbeilles.

Les

-
- | | |
|------------------------------------|-------------------------------------|
| (1) <i>Hyménéa courbaril</i> . L. | (8) <i>Sapota achras</i> . L. |
| (2) <i>Laurus chloroxylum</i> . L. | (9) <i>Laurus perseca</i> . L. |
| (3) <i>Convolvulus</i> . | (10) <i>Crescentia cujet fructu</i> |
| (4) <i>Areca catecu</i> . L. | <i>maximo</i> . L. |
| (5) <i>Anona muricata</i> . L. | (11) <i>Palma dactylifera</i> , |
| (6) <i>Bromelia</i> . L. | <i>radiata major</i> . L. |
| (7) <i>Psidium pomiferum</i> , L. | |

Les autres espèces de fruits qu'on trouve dans les environs de *San-Domingo* sont, la pomme laiteuse et gluante de *caïmit* (1) d'une odeur semblable à la *vulvaire*; les pommes d'*acajou* (2) dont la chair est acide et la coque de la noix un caustique violent; la *grenade* (3) d'un goût agréable et rafraîchissant; le *papayer* (4) mâle et femelle (5), dont les fruits sont extrêmement relâchans et nuisibles à la santé; le *piment* (6), les *melons* d'eaux (7), les melons d'Europe dont la saveur est partout excellente.

Les arbres et les plantes médicinales sont le *manglier* des tanneurs qui peut remplacer le *quinquina*, l'arbre qui porte la *casse* (8), le *tamarin* (9) dont on fait une limonade rafraîchissante, le *simmaruba* (10) dont l'écorce fortifie l'estomac, la *salsepareille* (11), la *sqvine* (12), le *sassafras* (13), la *vanille* (14), le *gingembre* (15)
plan.

-
- | | |
|---|--------------------------------------|
| (1) <i>Chrysophyllum caïmit</i> . L. | (7) <i>Cucurbita citrulus</i> . L. |
| (2) <i>Anocordium occidentale</i> . L. <i>Acajou pomiferum</i> . Lam. | (8) <i>Conocarpus erecta</i> . L. |
| (3) <i>Punica nana</i> . L. | (9) <i>Cassia fistula</i> . L. |
| (4) <i>Papaya carica</i> . L. | (10) <i>Quassia simmarouba</i> . L. |
| (5) <i>Papaya fructu melopeponis</i> . Plumier. | (11) <i>Smilax sarsaparilla</i> . L. |
| (6) <i>Myrtus pimenta</i> . L. | (12) <i>Smilax squina</i> . L. |
| | (13) <i>Laurus sassafras</i> . L. |
| | (14) <i>Epidendrum vanilla</i> . L. |
| | (15) <i>Amomum zingiber</i> . L. |

plantes extrêmement chaudes ; la racine de *jalap* (1) dont on extrait une résine d'un goût fort âcre, le *cannelier* (2) sauvage, l'*aloès* (3), la *sensitive* (4).

Les arbres et les plantes vénéneux croissent principalement dans les marais de l'*Isabella* et de *Lozama*. On y trouve la *liane brûlante* et la *liane à sang* : l'une et l'autre sont des poisons, une espèce de luzerne vulgairement appelé *quebec* empoisonne les chevaux. Le *mancenilier* (5), qui produit un fruit agréable à la vue, semblable à une pomme d'*api*, est un poison mortel des plus actifs. Les feuilles et le suc du *manioc* et les fleurs du *lilas* font périr les hommes et les animaux.

Il nous reste à parler des habitans de *San-Domingo*, de leur nourriture, des maladies auxquelles ils sont sujets.

Nous diviserons les habitans en trois races primitives : les *blancs*, les *nègres* ou noirs libres, et les *indiens* couleur de cuivre.

Parmi les blancs il y a des Français et des Espagnols : les uns sont Européens d'origine, les autres ainsi que tous les sangs mêlés nés dans l'île s'appellent *créoles*, *créolios*.

Du

(1) *Jalap officinarum fructu rugoso*. L.

(2) *Laurus cinnamomum*. L.

(3) *Aloës vulgaris*. L.

(4) *Mimosa pudica*. L.

(5) *Hipomene mancinella*. L.

Du mélange des deux premières races proviennent plusieurs variétés de couleurs que nous réduirons à quatre principales, savoir : 1.^o les *mulâtres mulattoës* de couleur jaune, nés d'un blanc et d'une négresse ou d'un nègre avec une blanche ; 2.^o le *quarteron basané*, né d'un blanc avec une mulâtre ou d'un mulâtre avec une femme blanche ; 3.^o l'*octavon* ou métif bronzé, né d'un blanc avec une quarterone ou d'un quarteron avec une femme blanche ; 4.^o le blanc presque parfait, né d'un blanc avec une octavone ou de l'*octavon* avec une femme blanche.

La 3.^{me} Race, c'est-à-dire les Indiens couleur de cuivre, formoit, disent les historiens, une population d'un million d'habitans, lorsque *Christophe Colomb* fit la découverte de l'île. Cette population a presque entièrement été détruite par les maladies resultantes de l'exploitation des mines et par les chiens que les Espagnols avoient élevés à leur faire la guerre. Il ne reste à présent de ce grand nombre d'hommes que quelques familles dispersées dans l'île.

Les *colons* espagnols actuels sont de sang mêlé, la plupart affranchis qui habitent la ville et la campagne : ils sont extrêmement paresseux. La mollesse et la paresse sont tellement naturelles à ce pays, qu'on a observé que les personnes habituées en Europe aux plus rudes fatigues y deviennent en peu de temps aussi paresseux que les créoles. On doit attribuer ces changemens à la transpiration

tion excessive qui débilite le corps, et anéanti tellement les sources de la vie, qu'on prendroit les habitans pour des hommes malades.

En général les Espagnols mènent une vie pastorale, n'ont d'autre industrie que celle qu'ils tirent de leurs troupeaux. Le manque d'activité leur fait négliger l'agriculture et le commerce; ils vivent dans la plus grande insouciance, voient à côté d'eux les *Catalans* leurs compatriotes et les Français industriels surmonter tous les obstacles, acquérir de grandes richesses par le commerce et l'agriculture sans que cela excite leur émulation. Les possessions territoriales immenses que conservent les nobles sans les faire cultiver, sont une des causes qui s'oppose aux progrès de l'agriculture: il y en a qui possèdent trois et quatre lieues de terrain encore en friche. Il seroit à désirer pour faciliter les défrichemens et les progrès de l'agriculture, qu'on forçât ces propriétaires à vendre leurs terres par petites portions, ou à les faire cultiver eux-mêmes.

Il règne beaucoup de superstition parmi les habitans Espagnols. Il y a des créoles de cette nation qui dans la persuasion où ils étoient, avant la prise de possession de *San-Domingo* par les Français, que plus ils étoient inhumés près de *l'autel*, plus ils avoient de part aux prières des fidèles, ont donné des sommes immenses pour être ensevelis sous le *maître autel*. Il est résulté de-là
que

que le séjour des églises est devenu extrêmement malsain, que les hôpitaux français qu'on y a établis pendant le séjour de l'armée ont été funestes aux malades par les odeurs infectes qui s'en exhalent. L'humidité de ces édifices peu aérés, réunie à la chaleur, favorise la putréfaction et le développement des insectes. Ils sont le séjour des *chauve-souris* (1), des *araignées* venimeuses, des *chiques* (2), des *scorpions* (3), des *scolopendres mille-pieds* (4), des *lézards* (5), et sur-tout des fourmis dont on avoit la plus grande peine de garantir les malades. Ce n'est qu'en mettant les 4 pieds des lits dans des vases remplis d'eau qu'on réussissoit à les éloigner.

Pour détruire ces insectes qui font les plus grands dégâts dans ce pays, il seroit utile d'y naturaliser le fourmilier (6) ou mangeur de fourmis.

La propreté dans ce pays extrêmement chaud devroit être d'une nécessité indispensable pour conserver la santé. Cependant les Espagnols ne l'observent point: ils font si peu usage des bains, qu'il n'y

-
- | | |
|---|--|
| (1) <i>Vespertilio lanceolatus</i> . | (5) Il y a plusieurs espèces |
| (2) <i>Gulex minutissimus nigricans</i> . | de lézards, le <i>lézard anolis</i> , |
| (3) <i>Scorpio nigricans</i> . | le <i>gobe-mouche</i> , le <i>roquet</i> , |
| (4) <i>Millepeda</i> . | le <i>brochet de terre</i> . |
| | (6) <i>Tamendua</i> . |

n'y en avoit pas de public à San-Domingo avant l'arrivée des Français. Ce défaut de propreté réuni à une mauvaise nourriture les rend sujets à la *ladrerie*, maladie de peau dont ils ne peuvent se guerir.

Les Espagnols portent le manteau et l'habit à la Française; les femmes sont belles, ont beaucoup de grace, elles commencent à adopter les modes de France, portent de longues robes flottantes, ont les bras nus, la gorge et les épaules moitié découvertes. Leur habit de cérémonie consiste en un grand voile de taffetas noir qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les *créoles* de l'une et l'autre nation sont des hommes d'un esprit naturel, très-portés à l'amour, bien faits, agiles, vigoureux, d'une constitution très-forte, très-propres aux exercices du corps; la plupart forment des guerriers adroits et intrépides. Ce sont eux qui exercent les arts mécaniques et les emplois qui exigent beaucoup d'activité.

Les femmes *créoles* en général sont belles, ont de l'esprit naturel, beaucoup de graces; elles sont hospitalières envers les étrangers, susceptibles des actions les plus généreuses. J'ai éprouvé leurs bienfaits pendant des maladies dangereuses que j'ai essuyé au cap Français et à San-Domingo.

Les modes de France ont passé à San-Domingo. Les *mulâtres* Françaises sont insatiables de parures: elles portent des robes longues et flottantes, ce qui leur

leur donne un air élégant et noble. Leur coëffure consiste en un simple chape des Indes roulé autour de leur tête. Elles ont les traits plus réguliers que les négresses; leur figure se rapproche de celle des Européens. L'air de mélancolie qui est répandu sur leur physionomie les rend intéressantes. Il est permis par l'usage de vivre avec elles pour un temps, sans les épouser et sans contract. Les Français profitent beaucoup de cet usage. L'on voit même assez souvent des hommes mariés abandonner leurs femmes pour vivre avec des *mulâtres* et des *noires*, ce qui occasionne de grands troubles dans les familles. En général les femmes mulâtres vivent avec économie, et sont d'une sobriété extrême.

Les nègres en général ont l'esprit borné; quelques uns ont de l'intelligence et une discrétion à toute épreuve; ils sont forts et robustes. Il y en a qui sont musculeux comme des athlètes. Endurcis à toutes les injures de l'air, exposés presque nus à un soleil brûlant, leurs membres, principalement les bras, acquièrent des proportions herculéennes. Obligés à marcher les jambes et les pieds nus, exposés aux piqûres des ronces et d'une multitude d'insectes, ces parties deviennent difformes; un grand nombre finissent par y avoir des ulcères incurables. En général ces hommes connaissent peu les maladies: on en voit qui vivent très-long-temps. Lorsqu'on s'empara en l'an 1794 du Bourg du *Maniel*, retraite des esclaves fugitifs ou *marons*,

situé sur une des plus hautes montagnes de l'île, on y trouva deux nègres de cent ans chacun.

Les nègres ont tous les vices attachés à l'esclavage: ils sont craintifs, rusés, trompeurs, voleurs, et dissimulés. Il y en a qui sont durs et cruels; d'autres ont de très-bonnes qualités, sont très-reconnaissans envers leurs bienfaiteurs, s'exposent quelquefois aux plus grands dangers pour leur être utiles. Ils mènent une vie très-sobre, marchent nus, ont peu de besoin. Quelques *bananes*, de la *cassave*, des *ignames*, un peu de poivre et du sel suffisent à leur nourriture et à leurs provisions pour entreprendre des voyages de longue durée.

Les négresses ont les traits saillans, le nez épau-té, la bouche et les lèvres épaisses. Il y en a dont le corps est très-bien proportionné; elles répandent une odeur forte, principalement lorsqu'elles sont en rut. Les unes sont vêtues d'une simple chemise de toile; d'autres s'habillent avec grace, mettent leur jupe autour de leur col en forme de draperie, les fentes de côté font entrevoir leur sein, laissent passer leurs bras nus ornés de bracelets d'argent ou d'or. J'en ai vu qui depuis qu'elles étoient libres portoient des robes de soie et de mousseline fine des Indes d'une blancheur éclatante, ce qui contrastoit avec leur peau couleur d'ébène. Leurs dents sont extrêmement blanches par l'habitude qu'elles ont de manger leurs alimens froids; elles aiment pas.

passionnément la danse, joignent leurs voix aux sons des *tamtams*, des flageolets, et improvisent des chansons lubriques; en dansant, elles se meuvent de divers côtés en faisant des gestes et imitant des postures extrêmement lascives. Après avoir bien dansé, les hommes et les femmes finissent par s'énivrer avec du *taffia*.

Les *menstrues* des négresses ne sont pas aussi copieuses que celles des femmes d'Europe; elles ont une grande facilité à accoucher. Leurs enfans naissent *blancs* avec quelques teintes de rouge; ils ne changent totalement de couleur que quelques jours après leur naissance. Alors le *scrotum* est de la couleur que tout le corps doit avoir par la suite. Si l'enfant est issu de parens noirs, le *scrotum* est de cette couleur; jaune, s'il est né d'une *mulâtre*, bronzé s'il est *quarteron* &c.

Les mères n'emmaillottent ni ne bercent jamais leurs enfans; elles les allaitent jusqu'à huit ou dix mois; dès qu'ils peuvent un peu se soutenir, elles les portent sur le côté, les jambes à cheval sur les hanches où ils se tiennent cramponnés. Quand elles vont au travail, elles les mettent tous nus sur le sable où ils se traînent à leur gré. Malgré ce peu de soins ces enfans ne deviennent jamais bossus ni boiteux: leurs membres délivrés de ces liens qui captivent ceux des Européens acquièrent en se développant les proportions que la nature leur a assignées. En général ils sont malheureux,
leur

leur enfance n'est qu'un enchaînement de peine et de mauvais traitement. Depuis l'âge de 4 à 5 ans jusqu'à l'âge de 14 ils font tous les travaux pendant que les pères et mères se reposent. Ils paroissent avoir beaucoup d'esprit naturel, apprennent facilement et donnent beaucoup d'espérance jusqu'à 16 ans; passé ce temps ils deviennent en quelque sorte stupides, oublient ce qu'ils avoient appris.

On pourroit attribuer ce changement à l'influence de l'esprit reproductif qui à l'époque de la puberté produit aussi chez les jeunes gens d'Europe des effets extraordinaires en anéantissant ou confirmant les espérances qu'on avoit conçu de la vivacité de leur enfance. Il se pourroit encore que la rapidité du mouvement du sang dans l'enfance des mulâtres et des nègres et son ralentissement dans l'âge mûr, cause du plus ou moins d'activité du corps, produisissent la différence morale qu'on remarque dans leurs différens âges.

Ces diverses races d'hommes sont nuancés de plusieurs couleurs selon qu'ils vivent dans les habitations, les bois, les plaines ou les montagnes; leur penchant pour les femmes est très-foible. Ils ont à l'exception des *créols blancs* peu ou presque point de poils sur le corps, ce qui annonce le peu d'énergie de l'esprit reproductif. Le sang des noirs coule plus paisiblement que celui des Européens: aussi ont-ils l'esprit moteur très-peu abondant;

dant; ils sont lents, paresseux, ont tous les caractères des tempéramens purement phlegmatiques. Leur passion dominante est la mollesse et le luxe; ils aiment passionnément les liqueurs fortes et les salaisons.

Les anciens *colons* européens sont pâles, blêmes, ressemblent à des hommes convalescens ou qui luttent avec peine contre la malignité du climat; néanmoins malgré cet air valétudinaire, ils jouissent d'une assez bonne santé. La pâleur du visage est ordinairement d'un bon présage chez les nouveaux Européens: elle annonce un travail de la nature qui les dispose à subir l'influence du climat. Cette influence a produit ses effets après un an environ de séjour dans la colonie: alors les nouveaux arrivés perdent leur vivacité et leurs couleurs, ils s'aperçoivent d'une grande diminution dans les forces, toutes leurs actions se ressentent de la foiblesse qu'ils éprouvent. Le travail d'esprit devient extrêmement pénible, la progression est lente, la voix foible, la fibre s'amollit, la digestion est difficile; les remèdes débilitans, tels que les saignées, les émétiques, les purgatifs, donnés imprudemment disposent aux fièvres, aux diarrhées: il faut être très-circonspect dans l'administration de ces remèdes.

Quand on est altéré, affoibli par les sueurs, on évite comme par un instinct naturel tout ce qui peut rafraîchir, on recherche avec empressement les

les échauffans . Rien ne produit mieux cet effet , c'est-à-dire ne fortifie mieux , ne repare mieux momentanément les forces que le *punch* léger , les fomentations de rhum ou d'eau-de-vie sur la peau ; ce dernier moyen sur-tout est très-salutaire lorsqu'après avoir été exposé à la pluie , on a eu soin de ne pas laisser sécher ses vêtemens sur le corps et de changer de linge .

Les animaux d'Europe et du nord de l'Amérique , tels que les chevaux , les bœufs , les chiens , les moutons (1) qu'on transporte à *San-Domingo* dégènèrent . Les chevaux deviennent petits ; un grand nombre ne pouvant s'acclimater y périssent . Les chiens perdent l'odorat et l'instinct , leur voix s'affoiblit ; les moutons ont peu de laine ; la viande de boeuf est filamenteuse , coriace , d'un mauvais goût . Il n'y a que les cochons (2) qui se
plai-

(1) On trouve encore plusieurs autres espèces d'animaux à *San-Domingo* : tels sont le mulet , *mulus vel equus auriculis erectis* ; l'âne , *asinus vel equus auriculis longis flaccidis* ; la chèvre , *capra* ; le chat , *felis domesticus* ; le rat domestique , *mus domesticus major* , sive *ratus* ; le rat piloris , *mus pilorides* ; la souris , *mus domesticus* ; l'agouti , *cuniculus omnium vulgatissimus agouti vulgo* ; le cayman , *crocodilus cataphragus* ; le caméléon , *cameleo* .

(2) *Sus major niger* .

plaisent naturellement dans les forêts humides abondantes en fruits qui y ont prospéré. Les animaux indigènes, tels que les chiens muets, sont rabougris d'une petite taille. Cette dégénérescence doit être attribuée au mauvais air et défaut de culture. Lorsque les défrichemens auront découvert la surface de la terre, donné de l'écoulement aux eaux stagnantes, l'air deviendra plus sain, les maladies moins fréquentes, les hommes et les animaux prospéreront, la population s'accroîtra au lieu de diminuer.

Il faut mener une vie bien réglée pour pouvoir s'habituer et vivre long-temps dans ce pays. Les tempéramens flegmatiques qui ont le plus d'analogie avec ceux des indigènes sont ceux qui résistent le plus et s'acclimatent plus facilement. Ceux qui tremblent au seul mot de maladie, en sont les premiers atteints. Il faut pour s'acclimater s'éloigner des habitations malsaines. Les excès auprès des femmes sont sur-tout funestes aux nouveaux Européens. Pendant la première année il faut vivre de régime, choisir ses alimens de préférence parmi les végétaux, prendre des bains, ne pas s'exposer pendant la nuit aux rosées ni à l'ardeur brûlante du soleil, ou si l'on ne peut s'en dispenser porter un parasol pour s'en garantir, ou bien se couvrir la tête d'un mouchoir plié en plusieurs doubles. Les vêtemens et les chapeaux blancs re-
fle.

fléchissant beaucoup mieux les rayons du soleil que les autres couleurs doivent être préférés . Si on habite les endroits marécageux , on s'en éloignera pour aller vivre sur les mornes , les lieux élevés où l'on respire un air frais . Quand on se propose de passer d'Europe dans les colonies des pays chauds , il faut choisir la fin de l'été . Cette saison est la plus avantageuse par ce qu'on est déjà habitué aux chaleurs . Malgré toutes les précautions qu'on a pu prendre , on n'a pu empêcher que les Européens n'y mourussent en grand nombre ; ils y vieillissent de bonne heure . Les femmes d'Europe y sont moins fécondes que dans leurs pays ; on conserve environ le quart , quelquefois la moitié des enfans blancs et noirs : c'est-pourquoi on a été obligé de recruter ces derniers par ceux qu'on achète en Afrique ; sans ce recrutement leur nombre se seroit éteint .

Les habitans de *San-Domingo* vivent de la même manière qu'en Europe : ils se lèvent avec le soleil pour jouir de la fraîcheur délicieuse repandue dans l'air ; ils prennent le café à six heures du matin , le bain à midi , fument du tabac . La vie paisible qu'ils mènent contribue à les rendre indolens , paresseux ; ils n'oublient jamais de faire la *sieste* , c'est-à-dire de dormir après le dîner et pendant les grandes chaleurs . Lorsqu'ils sont obligés de sortir pendant le milieu du jour , ils portent un parasol pour se garantir de l'ardeur brû-

lan-

lante du soleil, et s'enveloppent la tête d'un mouchoir. Les nouveaux Européens se moquent ordinairement de ces précautions, ils s'exposent sans crainte au soleil, dorment quelquefois en plein air pendant la nuit: ces imprudences les rendent sujets aux *diarrhées*, aux *ophthalmies*, au *tétanos*.

Le peuple mène une vie sobre, vit principalement de lait de racines et de fruits, tels que *bananes*, *figues bananes*, *maïs*, *patate*, *cassave*, dont on fait la farine de manioc, igname; ces trois derniers lui tiennent lieu de pain; il prend beaucoup de chocolat, mange de la chair de boeuf, beaucoup de porc: tous leurs alimens sont apprêtés avec la graisse de ce dernier animal, qu'ils appellent *manteca* ou sain-doux, dont ils se servent au lieu de beurre: ils coupent la viande de porc par tranches minces comme du Bif-tek, la salent, l'imbibent de jus d'orange sûre et la font ensuite dessécher ou boucaner à la fumée; ainsi préparée, elle porte le nom de *tassao* et peut se conserver.

La viande qu'ils appellent *grossura*, consiste en tête, langue, lard, intestins, et pieds d'animaux; ils l'assaisonnent avec une si grande quantité d'ail et de piment qu'il est impossible d'en goûter.

Ces alimens, c'est-à-dire le *tassao* et *grossura* sont très-malsains; continués pendant quelque temps, ils vicent les humeurs, contribuent à faire naître parmi les hommes et les femmes cette maladie de peau à laquelle les porcs sont sujets, que les Espagnols

gnols désignent sous le nom de *ladrerie*, maladie très-difficile à guérir.

Quelques Espagnols boivent de l'infusion d'une plante nommée *Koka*, ou thé d'Amérique dont on fait un grand usage au *Paraguay* et au *Pérou*. Cette infusion est salutaire, d'un aussi bon goût que le thé; elle fait légèrement saliver et donne une odeur désagréable à ceux qui en font un usage continuel.

Le *chien turc*, sans poil, est bon à manger; l'*Iguane* (1) est une espèce de lézard dont la chair est tendre comme celle de poulet; elle est funeste à ceux qui en mangent lorsqu'ils sont affectés de vice vénérien; on prétend qu'elle a la propriété de reveiller ce virus assoupi. Les nègres aiment beaucoup cette chair ainsi que celle des autres lézards: ils mangent aussi les vers du palmiste qui sont des oeufs de mouche déposés dans cet arbre et changés en vers: ce sont comme des boules de graisse de la grosseur d'une amande, longues de deux pouces. La manière de les apprêter consiste à les faire frire à la poêle ou à les faire rôtir devant le feu comme des petits oiseaux. Ce mets est excellent.

Les pêcheurs apportent au marché plusieurs espèces

(1) *Lacerta seu Iguana pectinata & strumosa caerulea.*

espèces de *tortue* (1). Il y en a qui pèsent jusqu'à 300 livres, dont la chair est délicieuse.

La *tortue caret* n'est point agréable au goût : on recherche son écaille qui est estimée d'un grand prix dans le commerce.

Les *crabes* (2) sont des espèces d'écrevisse dont quelques-unes sont fort bonnes à manger. Les créols estiment beaucoup les *crabes rouges* qu'ils appellent *tourlourou* : ils en font leur régal. Leur manière de les apprêter consiste à enlever la chair qui est dans les cuisses après les avoir fait bouillir et à tirer la substance qui est dans le corps ; ou à les faire cuire entières avec du *gombo* en y mêlant beaucoup de piment et du suc d'orange sùre : ce ragôt est excellent.

Les crabes qui vivent sous les *mancenilliers* ont une qualité venimeuse ; leur chair peut empoisonner.

La mer et les rivières sont abondantes en poisson. Le *lamentin*, espèce de mammifère, le *mulet* (3), la *carangue*, la *bonite*, le *poisson lune* (4), le *balaou*
ou

(1) Les diverses espèces de tortue sont les : *testudo terrestris major*, *testudo terrestris minor*, *testudo palustris*, *testudo vulgaris*.

(2) Il y a plusieurs espèces de crabes : le *cancer terrestris minor*, *cancer violaceus*, *cancer albicans minor*, *cancer parvus*. (3) *Mugilis*. (4) *Orbis marinus*.

ou aiguille de mer (1), la dorade (2), l'aquador ou poisson volant (3), le merlan (4), la sardine, le barbarin, plusieurs espèces de rouget, la vieille (5), la génotte électrique (6), le cabeliau (7), le pilote (8), le vivano, le baret sont bons à manger. On assure que le perroquet de mer et la becune sont des poisons pour l'homme, en ce que le premier ronge le cuivre des vaisseaux et le second avale les pommes de mancenillier qu'il rencontre dans les rivières, poison très-violent qui ne lui fait aucun mal.

La volaille est très-abondante ; elle est sujette au pian, espèce de fungus ulcéré situé sur la peau ressemblant à la framboise qui la fait périr en grand nombre. On voit dans la saison des pluies des vols prodigieux de ramiers qui viennent du nord et se dirigent au sud ; dans le temps du passage de ces oiseaux, on ne vit que de ramiers (9). Le coq d'Inde (10), la poule pintade (11), la poule d'eau (12), le faisau, l'oie (13), le canard (14), la

be-

(1) *Acus centriscus*.(2) *Aurata marina*.(3) *Sardina*.(4) *Merlangius*.(5) *Asellus maximus*.(6) *Torpedo sive anguilla tremorem inferens*.(7) *Molva sem morrhua*.(8) *Pastinaca barbata, aspera, & longius caudata*.(9) *Colomba sylvatica*.(10) *Gallus indicus*.(11) *Gallina africana*.(12) *Gallina aquatica*.(13) *Anser vulgaris*.(14) *Anser minor*.

bécassine (1), le pluvier (2), la tourterelle (3), sont très-bons à manger (4).

L'année peut être divisée entre la saison humide ou l'hiver et la saison sèche ou l'été. La première est l'intervalle qui existe entre novembre et avril. Dans cette saison, que l'on pourroit appeler le printemps de ce pays, les vents du Nord amènent les pluies; elles durent trois ou quatre mois, pendant lesquels la nature se pare d'une nouvelle verdure, l'air est chargé de vapeurs, de brouillards, et les terres sont continuellement abreuvées d'humidité. Alors les soldats sont sujets aux *fièvres variées*, aux *rhumes*, aux *péripneumonies*, aux *diarrhées*, aux *dysenteries*, aux *opthalmies*, au *tétanos*.

Avant

(1) *Gallinago minor*. (2) *Pluvialis cinereus*. (3) *Turtur sylvaticus*.

(4) Les autres oiseaux qu'on voit à Saint Domingo sont: l'aigle, *aquila*; le paille en cul, B; le grand gosier, *pelicanus piscator*, B; l'épervier, *fringilarius sive falco*; le corbeau des savanes, *corvus sylvaticus*; le héron nommé aigrette, *ardea alba maxima*; le héron cendré, *ardea cinerea*; plusieurs espèces de pics; le hibou, *ulula strix*; le perroquet, *pittacus viridis*; la perruche, *psittacus totus viridis*; le merle, *merula*; le musicien ou organiste; le guépier, *merops major & minor sive apiastre*; le pluvier, *pluvialis cinereus*; la becassine, *gallinago minor*; l'hirondelle, *hirundo americana*; la mouette, *larus piscator cinereus*; le flammant, *flemingo*.

Avant d'entrer dans la description de chacune de ces maladies , je dois prévenir qu'en général elles ont une marche plus rapide à *San-Domingo* , qu'en Europe . Cette rapidité paroît tenir aux spasmes nerveux qui troublent les périodes des maladies .

Le *rhume* est ordinairement accompagné d'un dessèchement dans les membranes muqueuses qui revêtent les fosses nasales . Après quelques jours , ces parties privées d'humidité , se tapissent de mucosité et la maladie se termine d'elle même par l'expulsion de l'humeur . Quelquefois l'irritation se propage dans l'intérieur de la gorge et de l'*œsophage* , détermine des catharres accompagnés de fièvre .

Dans ce dernier cas les remèdes qui conviennent sont , les boissons édulcorées et acidulées , les légers diurétiques , les gargarismes , les pédiluves , les lavemens nombreux , les fumigations émollientes dirigées sur les parties malades .

La *péripneumonie* avec fièvre , douleur au côté , crachement de sang , nécessite rarement plus d'une saignée dans ce climat en raison de la rareté des affections inflammatoires : il faut être très-circonspect dans l'emploi de ce moyen ; si l'indication est bien marquée , elle doit être placée le premier jour , rarement le deuxième ; passé ce dernier terme , il ne faut pas en faire usage .

Les

Les boissons délayantes, telles que l'eau d'orge miellée acidulée, les fomentations, les applications chaudes sur la partie douloureuse, les lavemens en grand nombre, les vésicatoires sur le côté de la poitrine ou aux jambes appliqués de bonne heure, sont les remèdes qui conviennent.

Lorsque la maladie se complique et se prolonge au-delà du terme ordinaire avec redoublement de fièvre le soir, le syrop de quinquina devient alors indispensable : on l'emploie à la dose de 96 grammes (trois onces) trois à quatre fois par jour de trois heures en 3 heures.

La *diarrhée* des soldats est souvent due à l'usage immodéré des fruits acides, ou à un principe âcre fixé sur le canal intestinal.

Pour la guérir, on a recours à l'ipécacuana comme vomitif, aux boissons de riz, aux lavemens. Quelques minoratifs doux, tels que 4 grammes (un gros) de rhubarbe, 64 g.^{mes} (deux onces) de manne dans 128 g.^{mes} (quatre onces) d'eau, complètent le traitement.

La *dysenterie* et le *tenesme* sont accompagnés de douleurs au ventre et souvent d'excoriations à l'anus, de déjections sanguinolentes; elles sont entretenues par des vers, des matières âcres ou des spasmes nerveux fixes sur le tube intestinal. Ce sont les maladies les plus ordinaires des habitans, elles sont d'une curation difficile lorsqu'elles deviennent chroniques. Dans ce dernier cas les ma-

lades doivent changer de climat le plutôt possible.

Les mucilagineux, les boissons gommeuses, doivent être employées. L'ipécacuanha uni à l'opium à petite dose, le vin thériacal, les demi-lavemens anodins produisent de bons effets.

La poudre de *castillon* que le Dr Gilbert présume être un mélange de *salep* de *sagou* et de carbonate de magnésie, la poudre de *banane* en maturité bien séchée prise dans du lait, ont souvent produit des prodiges dans des cas désespérés.

Ceux qui dorment en plein air, qui s'exposent aux rayons du soleil, de la lune, aux rosées extrêmement abondantes entre les tropiques, sont sujets aux *ophthalmies* qui se terminent quelquefois par la cécité.

Cette maladie cède souvent aux bains de pieds, au petit-lait nitré, aux collyres rafraîchissans; l'eau froide est le meilleur de tous. Lorsque celui-ci ne suffit pas, on emploie l'eau-de-vie mêlée avec l'eau. Les vésicatoires à la nuque ne doivent pas être négligés. Il faut avoir grand soin d'éviter la lumière trop vive, les collyres et les alimens âcres. Le repos total du corps et de la vue sont indispensables.

Le *tétanos* (1) est une maladie convulsive qui

affe-

(1) Voyez l'ouvrage du Doct. *Dazile* sur le *tétanos* observé à St. Domingue.

affecte quelquefois ceux qui dorment en plein air pendant la nuit, qui s'exposent à la pluie, aux rosées; elle survient encore à la suite des plaies d'armes à feu.

Cette maladie met tous les muscles dans des contractions violentes, le gosier est resserré par des mouvemens convulsifs, les mâchoires sont tellement rapprochées qu'il n'est pas possible de les ouvrir pour introduire des alimens dans la bouche du malade.

On traite cette maladie par les bains, les applications émollientes, les antispasmodiques tels que le musc, le castoreum; la saignée, les ligatures multipliées autour du corps ont quelquefois arrêté les convulsions.

Pendant l'été d'avril à novembre et principalement aux approches de l'équinoxe de septembre, il règne souvent des orages, les chaleurs deviennent excessives, la viande ne se conserve pas 24 heures, les fruits, les légumes se gâtent en un court espace de temps, les gaz morbifiques se dégagent des marais, ils corrompent l'air, s'appliquent par la respiration et l'inhalation de la peau au système sanguin et nerveux, s'y développent comme par un mouvement de fermentation, de-là naissent des fièvres irrégulières, les fièvres pernicieuses (adynamiques ataxiques Pin.) putrides malignes, les fièvres nerveuses, les fièvres tierce, double tierce, quarte qui dégénèrent quelquefois en

con-

continue et en fièvres lentes. Les accès rentrent souvent les uns dans les autres, c'est-à-dire qu'ils se communiquent, l'un est à peine fini, que l'autre recommence; elles prennent des caractères insidieux très-bien décrits par Messieurs Gilbert et Balli (1) médecins en chef de l'armée dans leur ouvrage sur les maladies des troupes à St. Domingue, ouvrage auquel je renvoie le lecteur.

En général ces fièvres sont d'une curation longue et difficile; elles cèdent plutôt au changement de climat qu'aux remèdes de la médecine: le seul qu'on ait à leur opposer est le quinquina employé après un certain nombre d'accès. On le donne dans les rémissions fébriles à la dose de huit grammes (2 drachmes) 4 ou 6 fois par jour de 3 heures en trois heures.

Plusieurs observations recueillies pendant mes voyages, principalement dans les pays plats de l'Italie, voisins des eaux stagnantes, et sur plusieurs points marécageux des côtes de la méditerranée, m'ont démontré qu'il régnoit dans ces pays en été et particulièrement dans les environs de Mantoue et de Venise, des fièvres semblables à celles qu'éprouvent les habitans des bords de Lo-

za-

(1) Voyez le Journal de médecine et de chirurgie cliniques de M. Balli imprimé au cap français.

zama et de l'Isabella; qu'elles prenoient comme dans les pays marécageux d'entre les tropiques des caractères insidieux; que ce n'étoit le plus souvent qu'en s'éloignant du foyer des émanations insalubres, en allant respirer un air pur, habiter les lieux élevés, exposés à tous les vents, que les malades parvenaient à se retablir.

Les nouveaux Européens, principalement ceux d'une constitution forte et sanguine, sont sujets à la *fièvre ardente*.

Elle se manifeste par la céphalalgie, soit ardente, lassitudes, yeux enflammés; les malades ne respirent qu'avec peine, poussent de profonds soupirs, la langue est rouge, la gorge enflammée, les artères battent avec une violence extrême. Ces malheureux frappés quelquefois de phrénésie brisent leurs liens, s'échappent du séjour de l'horreur (1) et finissent quelquefois par succomber à leurs maux.

J'ai traité cette maladie par l'eau froide, les boissons délayantes, les lavemens en grand nombre, les pédiluves, les demi-bains de corps, les sinapismes, le quinquina.

Sans avoir l'intention de rien apprendre de nouveau aux praticiens, qu'il me soit permis de citer

ter

(1) H.

ter pour la cure de cette maladie une observation du Doct. Brandin, qui prouve les bons effets des aspersions et des douches d'eau froide dirigées sur le scrotum (1) dans le cas de phrénésie.

Claude Anselin âgé de 28 ans, d'un tempérament foible et sec, caporal dans la legion du cap, fut apporté à l'hôpital militaire du cap français le 28 décembre 1803 avec une fièvre des plus aiguës, douleurs dans tout le corps, prostration des forces musculaires, violent mal de tête, délire, tremblement spasmodique, poulx plein, accéléré, langue sèche, tremblotante, cardialgie, douleur à l'épigastre, visage rouge, yeux vifs, ardens.

Ces symptômes se soutinrent avec plus ou moins d'intensité, les trois premiers jours, pendant lesquels le malade fut mis à l'usage des boissons délayantes et acides, des bains de pieds, des lavemens des potions camphrées; les vésicatoires furent appliqués.

Le ventre étoit libre, le malade alloit bien, les urines couloient abondamment, lorsque le 4.^{me} jour elles furent supprimées. Tout-à-coup le malade fut pris d'une phrénésie si violente, qu'il parcourut les salles en frappant tous ceux qu'il rencontroit: on fut

(1) On connoît la sympathie qui existe entre les génitales et le cerveau.

fut obligé de réunir les forces de plusieurs hommes pour le faire lier dans son lit : dès ce moment on eut recours aux aspersions et aux douches d'eau froide , dirigées principalement sur le *scrotum* et sur le bas ventre : elles produisirent les meilleurs effets , calmèrent le malade , rétablirent le cours des urines , appaisèrent les spasmes nerveux . Continuées jusqu'au 4 janvier 1804, septième jour de la maladie , il sortit de l'hôpital parfaitement guéri .

Les affections de l'ame débilitantes , tels que la crainte , la tristesse , la langueur , annoncent chez les nouveaux Européens une disposition à la fièvre jaune , fièvre putride maligne , *vomito prieto* des Espagnols .

Cette maladie que M. Balli 1.^{er} médecin de la colonie a très-bien désigné en la nommant *fièvre miasmaticque* , est due à l'air corrompu par les chaleurs excessives , aux miasmes du corps humain infecté , aux émanations marécageuses , au mauvais air qu'on respire dans les hôpitaux , dans les prisons , aux alimens gâtés .

Elle se manifeste par une fièvre des plus aiguës , yeux ardents , anxiété , foiblesse extrême , vomissement habituel , déjections de bile noire , quelquefois le malade rend des vers , tension dans le ventre , épigastre très-sensible à la pression , toute la peau devient jaune , quelquefois engorgement des parotides , anthrax , hémorragie d'un sang dissout , décoloré , semblable à un fluide âcre , corrosif qui

mine les sources de la vie . S'il n'y a pas de crise par les urines et les sueurs, le coma et la mort surviennent .

La cure consiste à renouveler l'air des appartemens et des salles , à le purifier par le gaz acide muriatique oxigéné ou gaz acide nitrique au moyen du mélange du muriate de soude et d'oxide de manganèse , sur lequel on verse un peu d'acide sulfurique ou bien du nitrate de potasse sur lequel on verse de l'acide nitrique .

Les remèdes sont la limonade minérale faite avec l'acide nitrique , le petit-lait nitré , l'eau froide , l'eau vineuse , l'eau de tamarin , l'infusion de serpentaire de Virginie , les lavemens acidules en très-grand nombre , les bains de pieds , les sinapismes . Il faut avoir le plus grand soin d'éviter les émétiques et les purgatifs : ils irritent le canal intestinal , troublent le travail de la nature , empêchent les crises , déterminent des spasmes dans les intestins auxquels les malades ne sont que très-disposés dans ce climat .

La marche de la maladie étant extrêmement rapide , les remèdes doivent être employés de bonne heure . Les bains alternativement froids et chauds ont quelquefois changé la nature de la maladie en déterminant une perturbation générale . Le quinquina à la dose de 8 g.^{mes} (deux gros) de trois en trois heures quatre ou cinq fois par jour produit les meilleurs effets . Lorsque les vomissemens

sont continus, la potion de rivière, la liqueur minérale anodine d'Offman appaisent les vomissemens. Le camphre à haute dose diminue les spasmes convulsifs. Dans le délire, les douches d'eau froide sur le *scrotum* produisent une dérivation avantageuse.

Si les hoquets, les vomissemens noirs, les soubresauts dans les tendons surviennent vers le 4.^{me} et 7.^{me} jours, la mort est certaine.

Les sécrétions des urines et des sueurs sont les signes les plus avantageux.

Les convalescences sont ordinairement longues, difficiles et souvent trompeuses.

La lèpre a été de tout temps endémique à *San-Domingo*. Cette maladie se communique par le contact; elle excite les passions sensuelles et n'empêche pas ceux qui en sont atteints de vivre longtemps; on a permis à ceux qui en sont affectés de fonder un village à *Las-minas* à cinq lieues de la ville où ils sont séquestrés de la société sans distinction de sexe, d'âge, ni de rang.

La lèpre donne un air hideux, détermine la chute des poils, le visage et la peau sont couverts de tubercules durs, inégaux, la voix est rauque, le front ridé, les pieds et les jambes sont gonflés, ulcérés, semblables à une masse inorganique.

Un régime doux, les sucs d'herbes, les frictions et lotions mercurielles, les diaphoretiques, les purgatifs doux, sont les remèdes qui conviennent: sui-

vis avec constance, ils produisent une amélioration et quelquefois la guérison.

Les *dartres* sont communes à *San-Domingo*; elles font des progrès rapides et deviennent incurables lorsqu'elles sont négligées.

Les remèdes qui m'ont réussis dans le traitement de cette maladie sont: les sucs d'herbes, le lait, le petit-lait, les lotions mercurielles, le suc d'*indigo* dont on frotte le soir la partie affectée pendant plusieurs mois, les purgatifs doux pris tous les quinze jours, un cautère au bras entretenu pendant le traitement, le régime végétal et l'abstinence des boissons spiritueuses.

Les *maladies syphilitiques* sont endémiques à *St. Domingue*. La transpiration habituelle entretenue par les chaleurs excessives empêche qu'elles ne fassent autant de ravage qu'en Europe. Les habitans possesseurs de la *salsepareille*, du *gayac*, du *sassafras*, de la *lobelia* (1) *syphilitica*, n'ont pas besoin du mercure pour se guérir; ils font avec ces simples une décoction dont les effets sont aussi certains que ceux du mercure et moins dangereux que lui.

La *petite vérole* étoit inconnue aux habitans de *St. Domingue* en 1500. Les Européens leur ont apporté cette maladie, ceux-ci leur ont communiqué le mal vénérien: jamais échange n'a été plus fu-

(1) *Rapuntium americanum flore dilute caruleo*. Tournefort.

reste à l'humanité . En 1517 la petite vérole fit beaucoup de ravage à San-Domingo et aux Antilles (1) : des cantons entiers furent dépeuplés ; depuis qu'on a introduit l'inoculation , elle est sinon cessée , du moins beaucoup diminuée . Il est à espérer que l'introduction de la *vaccine* finira par l'éteindre .

Une maladie singulière est celle qui est formée par une *chique* (2), petit insecte gros comme une mite . Il se loge aux jambes , aux orteils , sous les ongles , perce l'épiderme , ronge la chair et produit bientôt de petits abscess où il fait de petits œufs . Les chiques qui en naissent se développent de telle sorte que lorsqu'on n'a pas soin de les tirer , elles forment un ulcère ou survient quelquefois la gangrène .

Les nègres retirent les chiques avec beaucoup d'adresse : ils ouvrent l'abcès avec une aiguille , cernent l'insecte autour du trou qu'il a fait et le retirent avec tous les petits œufs qui l'environnent . Quand ils l'ont extrait , ils remplissent le trou avec de la poudre de tabac pour achever de faire périr les petits œufs qui peuvent y être resté .

En terminant ici mon travail , je ne dois pas oublier de faire mention des eaux thermales sulfureuses de *Boynes* que l'on trouve à St. Domingue . Ces eaux sont employées avec succès dans plusieurs maladies chroniques .

(1) Charlevoix tom. 1. pag. 349. (2) *Culex minutissimus nigricans*.

M É M O I R E

SUR LA FIÈVRE JAUNE

D'AMÉRIQUE

Dite fièvre pernicieuse.

LA fièvre jaune (1) est endémique entre les tropiques. Elle a été observée à St. Domingue principalement depuis juillet jusqu'en novembre aux époques où le thermomètre de Réaumur se soutient entre 20 et 28 degrés; elle varie selon les vents, les contrées, la plus ou moins grande quantité de gaz morbifiques répandus dans l'air. Elle augmente ses ravages pendant les temps de sécheresse, le calme de l'air, et par les vents du Sud; elle

(1) *Febris flava putrida*, Bruce Lind: *typhus icterodes* Sauvage: *febris maligna biliosa Americae*, Moultrie: *febris maligna Indiae occidentalis*, Makitrick. Les Espagnols l'ont désignée sous le nom de *comitto prieto*, *fièvre amarilla*; les Français sous celui de *Maladie de Siam*; les Anglois et les Américains sous celui de *black vomiting*. *Fièvre miasmatique ataxique*, Balli.

diminue par les vents du Nord ; elle s'éteint et renaît en raison de la température chaude et froide de l'air. Si le thermomètre est au-dessous de 20 degrés , elle prend une apparence d'inflammation suivie des symptômes bilieux sans complication d'ataxie ; s'il est au-dessus, elle devient ataxique (maligne) avec gangrène et vomissemens noirs. Elle n'attaque qu'une fois dans la vie , les nouveaux Européens très-sanguins , épuisés par les excès auprès des femmes , par les fatigues , la débauche , enclins aux passions tristes , subjugués par la crainte ; les personnes sales qui ont souffert de la diète d'alimens et de leur mauvaise qualité , en sont plus particulièrement affectés et les plus dangereusement malades. Il en est de même de ceux qui s'exposent à l'insolation et à l'impression froide des rosées du matin et du soir extrêmement abondantes entre les *tropiques*. Elle ménage les gens sobres , ceux qui vivent de végétaux et habitent les *mornes* , les lieux élevés , bien aérés. Les miasmes marécageux , les matières animales en putréfaction ont la propriété de l'exciter , ainsi que les exhalaisons des corps malades . Les *noirs* et les *créoles* n'y sont pas sujets. Elle attaque les villes plutôt que les villages et les campagnes ; elle maltraite moins les femmes et les enfans que les adultes . Les tempéramens flegmatiques qui ont le plus d'analogie avec ceux des naturels du pays , ainsi que ceux qui ont des cautères , des

ulcères, résistent davantage et s'acclimatent facilement.

Cette maladie se déclare le plus souvent sans qu'aucun symptôme précurseur en ait annoncé le développement.

Premier jour (1). Frisson, nausée, lassitude, accablement extrême, douleurs générales, principalement le long de l'épine du dos, sensibilité augmentée, yeux animés, conjonctives rouges, douleur au fond des orbites et au-dessus des yeux, violent mal de tête, vertige, toujours battement excessif dans les artères de la tête; pouls élevé, plein, dur, sensibilité extrême à la région épigastrique, langue sale, sèche, quelquefois humide; soif ardente, peau aride brûlante.

2.^m jour. Foiblesse extrême, pouls foible, accablens, stupeur, tremblement spasmodique, respiration pénible, air exhalé des poumons brûlant, douleurs à l'épigastre, vomissemens d'une bile âcre, soif inestinguible, figure décolorée, extrêmement blême, peau sèche, suppression des sueurs

(1) *Selle*, Rudim. pyreto. méthod. pag. 256. s'exprime ainsi dans la description de la fièvre jaune: *febris acutissima, ardor magnus oculorum, anxietas prae-gravis, summa debilitas; vomitus immanis, assiduus, bilis nigritantis; tensio hypocondriorum, pressione dolens: universa cutis flavida; haemorrhagia; ☉ nunc vel cutis humida ☉ crisis, vel coma ☉ mors.*

et des urines ; quelquefois ces deux sécrétions se soutiennent .

3.^{me} jour . Impuissance musculaire , le malade est couché sur le dos sans pouvoir se remuer , le pouls est quelquefois dans son état naturel , il survient souvent un calme perfide et momentané , les symptômes s'apaisent un instant , puis reparaissent avec plus de violence ; une teinte de jaune se fait appercevoir sur les conjonctives , sur l'épigastre , quelquefois le 2. jour , d'autres fois le 3.^{me} ; cette teinte gagne ensuite le reste du corps ; langue noire , sèche , tremblotante , gangrène sur les moindres égratignures , vomissement jaune , souvent diarrhée , pouls foible , assoupissement , peu ou point de transpiration , tremblement spasmodique , désordre général dans toutes les fonctions .

4.^{me} jour . Lorsqu'il n'y a pas de diminution dans les symptômes , délire comateux dans l'intervalle des vomissemens , quelquefois les malades rendent des vers , langue desséchée , dents couvertes d'un enduit noirâtre , déjections noires par haut et par bas ; hémorragies par le nez et par la bouche d'un sang clair et dissout ; pouls mou , inégal ; face livide ; taches gangréneuses sur les plaies des vésicatoires ; souvent diarrhée ; hébètement chez les uns , raisonnement juste jusqu'à la mort chez les autres ; tremblemens nerveux , hoquet . Quelquefois il se fait une crise par les sueurs et les urines ; elles coulent chargées d'une couleur icéri-

que. La fièvre s'affoiblit en raison de la diminution des forces vitales, à mesure que la vie s'éteint, la gangrène augmente; l'ouïe et l'odorat diminuent, l'odeur devient insupportable.

5.^{me} jour. Continuation des vomissemens et diarrhées noirâtres tellement âcres que la gorge et l'anus en sont corrodés, hoquet, taches pourprées et livides, gangrène, hémorragies, quelquefois furoncles, charbons, engorgement des parotides, dans ces cas analogie avec la P. . . pouls mou, petit, lent (1), convulsions, suppression totale des urines; coma, taches noires sur la peau, fétidité extrême; enfin le malade succombe ou guérit entre les cinquième et le huitième jours, le plus ordinairement le cinquième.

Telle est la marche la plus ordinaire de cette maladie; dans sa plus grande force elle se termine quelquefois en trois jours par la mort.

J'ai vu mes malheureux collaborateurs *Hugonin*, *Henri*, *Laera*, *Forgeau*, *Duburga*, et les deux frères *Magnier*, frappés chacun à leur tour par cette cruelle maladie, mourir dans les tourmens, oubliés de tout le monde. Le médecin *Balli* et ses collaborateurs *Brandin*, *Vavasseur*, *Mercier* ont été

(1) *Pulsus saepe mollior, tardior vel celer, & tam tenuis ut tactui filii formam gerat.* Makitrick, de *Febre maligna flava*, pag. 166.

plusieurs fois sur le point de devenir les victimes de leurs dévouement auprès des malades. Le médecin *Démon* étoit devenu *hydrophobe* sur la fin de sa maladie ; il avoit horreur de l'eau , écu-moit de la bouche , mordoit tous ceux qui l'ap-prochoient , entroit au moindre bruit dans des con-vulsions horribles .

Les habitans de la ville du *Cap* étoient terrassés par la crainte , effrayés du présent et de l'avenir ; ils se cachotent avec inquiétude . Des entrepre-neurs avides refusoient à de braves militaires ma-lades un peu de paille pour se reposer . A' l'île de la *Tortue* les malades s'arrachotent le plus léger aliment ; le désordre et la terreur étoient à leur comble . On enchaînoit dans les prisons , les in-nocens avec les coupables pour les livrer ensuite à la mort . Leurs cadavres infectés jettés à la mer servoient de *pâtur*e aux *requins* affamés qui , at-tirés par l'odeur , rodoient sans cesse sur le riva-ge . Voilà en abrégé le tableau effrayant des désa-stres qui ont ravagé *St. Domingue* pendant l'épi-démie des années 1802 , 1803 , et 1804 .

On observe deux périodes (1) dans la fièvre jau-ne : la première est celle de l'inflammation . Elle

(1) *In duo stadia, ardens nempe ac putridum, febrim di-stinguere convenit . Makitrick , de Febre maligna flava pag. 90.*

exige les rafraîchissans, les relâchans et non les toniques. La seconde est l'état de putridité et de décomposition, accompagné de spasmes. Celle-ci nécessite les toniques et ne peut se terminer que par la crise, ou l'expulsion du principe morbifique.

Lorsque le thermomètre est à dix-huit degrés, elle se prolonge quelquefois jusqu'au deuxième, rarement jusqu'au 3.^{me} septennaire; passé ce dernier terme, elle a quelquefois une terminaison heureuse.

Les vomissemens noirs, les hoquets, les hémorragies, la suppression des urines et de la transpiration, la dysenterie sur le déclin de la maladie, sont ordinairement des symptômes mortels.

Les sécrétions soutenues des urines et des sueurs, sont les signes les plus avantageux.

L'ouverture des cadavres a montré des taches gangréneuses sur les poumons; le foie, la rate tombant en pourriture; l'estomac, les intestins et la vésicule gangrenés, remplis d'une bile noire, d'une odeur insupportable.

Cette maladie a le plus souvent résisté aux efforts de la nature et de l'art; sa marche est quelquefois si rapide que les périodes se confondent et laissent à peine au praticien le plus éclairé le temps de les saisir. Le traitement consiste dans le choix du moment: la perte de quelques heures est irréparable; il faut épier la nature, remarquer les indications qu'elle présente.

Des praticiens disent avoir éprouvé des bons effets de la saignée employée au début de la maladie. Pour moi, j'ai constamment observé les mauvais effets. Pratiquée le 1.^{er} jour, elle déterminoit l'affaissement du pouls, abattoit les forces du malade, et augmentoit la tendance des humeurs à la putridité et à la dissolution. Trois canonniers d'une forte constitution atteints de la *fièvre jaune* avoient été saignés dans la caserne dès le 1.^{er} jour; transportés ensuite à l'hôpital du Cap, ils y moururent le lendemain de leur arrivée.

L'inflammation doit être combattue par les boissons délayantes, les pédiluves, les bains de 10 à 12 degrés; en les donnant alternativement chauds et froids dans le principe de la maladie, ils produisent une secousse salutaire, et s'il étoit possible de la soupçonner d'avance, il est à présumer que les bains prolongés de 2 à 3 heures l'empêcheroient de se développer. L'observation suivante prouvera les bons effets des bains et des aspersiones d'eau froide.

Jean Biscuit né dans le département de la Mayene, âgé de dix-huit ans, d'un tempérament sec et sanguin, fut affecté à l'hôpital militaire du Cap le 10 janvier 1804 d'une fièvre violente avec frisson, foiblesse générale, douleurs aux lombes, violent mal de tête, insomnie, chaleur mordicante à la peau, pouls plein développé, langue rouge, agitation continuelle, ventre souple, urines peu abondantes le 1.^{er} jour.

Continuation des mêmes symptômes avec plus ou moins de force les jours suivans. Boissons acides, lavemens *idem*, pédiluves, sinapismes, quinquina un 3.^{me} et 4.^{me} jours; à cette époque suppression totale des urines, avec douleur au ventre, bains et aspersion d'eau froide dirigées principalement sur le *scrotum*. Ces derniers moyens répétés plusieurs fois dans les momens favorables ont rétabli le cours des urines le jour même où j'en ai fait usage. Le malade est sorti parfaitement guéri le 18 janvier, huitième jour de sa maladie et de son entrée à l'hôpital.

Les vomitifs et les purgatifs employés par les officiers de santé colons, ont constamment augmenté les spasmes de l'estomac et accélérés des vomissemens toujours funestes, contre lesquels les efforts de l'art ont été insuffisans.

Les purgatifs donnés avec la plus grande circonspection irritent le canal intestinal, déterminent des dyssenteries: si l'on se détermine à en faire usage, on doit préférer les minoratifs les plus doux.

L'opium n'étoit d'aucun soulagement. Les vésicatoires déterminoient souvent un effort critique et une voie utile de solution; la gangrène qui survenoit sur les plaies des vésicatoires étoit le résultat de la maladie et non l'effet de ce remède.

Clarck, Walker, Bruce, Balli (1), ont obtenu

(1) Médecin en chef de l'armée à St. Domingue.

des guérisons avec le calomelas (muriate de mercure) pris intérieurement et employé en friction sur les plaies des vésicatoires, les lèvres, les genives. Leur but étoit de faire promptement saliver. Les praticiens qui ont eu le plus de succès ont employé les boissons délayantes nitrées, sur-tout acides, la limonade minérale avec l'acide nitrique dulcifié, l'eau de tamarin, la bière, l'eau vineuse, le petit-lait, les dissolutions de tartrite acidule de potasse à la dose de 12 decigrammes (un scrup.) par pinte ; les pédiluves, les bains de 10 à 12 degrés au thermomètre de Réaumur, les applications sur le bas ventre et sur-tout les lavemens acidulés au nombre de dix à douze les premiers jours, les fomentations avec le jus de citron premièrement sur les extrémités et ensuite sur toutes les parties du corps ; les bains acidulés avec le jus de citron ; les cylindres d'eau tiède, appliqués constamment sous la plante des pieds.

Dans les violens maux de tête avec battement excessif dans les artères temporales, bains, topique d'oxicrat autour du front, air frais.

Dans les cas d'ardeur d'urine, de chaleur brûlante à la peau, les bains, les immersions, les perspersions d'eau froide produisent de bons effets.

Le quinquina (1) à la dose de 8 grammes (deux

(1) L'avidité des entrepreneurs, le désordre administratif étoient extrêmes. On laissoit les hôpitaux privés de mé-

gros) en consistance d'opiat , donné 6 ou 8 fois par jour de 3 heures en 3 heures , a souvent diminué les progrès de la maladie .

4 Grammes (un gros) de carbonate de magnésie mêlés avec 2 grammes (un demi-gros) de sucre donnés plusieurs fois dans les premiers jours ont modéré les vomissemens en absorbant et émoussant l'âcreté de la bile .

Dans les momens favorables , on donnera pour faciliter les évacuations des bols de savon à la

dicamens . Ne pouvant me procurer du quinquina pour le service de l'hôpital militaire de St. Domingo , je trouvai la même vertu médicinale dans l'écorce du manglier des tanneurs , et l'employai avec un succès égal à celui de l'écorce du Pérou . La médecine et le commerce pourront tirer un grand avantage de cette découverte : je dois les renseignemens que j'ai sur cette espèce d'arbre à M. Tussac colon de St. Domingue , distingué par ses connoissances en botanique qui travaille actuellement à la Flore de St. Domingue . Voici la description de cette espèce de manglier .

Pentandria monogynia : *conocarpus erecta* , caule arboreo diverse ramoso ; ramulis junioribus angulatis ; foliis alternis , ovate lanceolatis , evasis , integris , glabris , breviter petiolatis ; floribus latescentibus : racemulosis axillaribus & terminalibus ; calice campanulato ; limbo quinque-dentato , colorato ; corolla monopetala ; staminibus quinque ; filamentis erectis , subulatis ; antheris didymis ; pistillum germen inferum compressum , obtusum .

dose de 4 decigrammes (huit grains) 2 ou 3 fois par jour.

Il faut examiner attentivement si la nature fait quelques efforts pour procurer une crise, à fin de la séconder. La crise s'opère ordinairement par la diarrhée, quelquefois par les urines, rarement par les sueurs, souvent par la jaunisse.

Dans les vomissemens noirs prolongés, mixture effervescente de carbonate de soude ou de potasse 12 decigrammes (1 scrup.) avec suc de citron 32 grammes (1 once) étendu dans 96 grammes (3 onces) d'eau. Liqueur minérale d'Offmann, éther vitriolique à la dose de 18 gouttes; potion camphrée.

Rusch et Wistar, cités par *Mathew carey* conseillent les boissons froides. Souvent la violence des vomissemens empêche le malade de garder aucun remède: alors on les donne en lavement, on les fait entrer par la peau au moyen des fomentations.

Dans les cas d'affection soporeuse, de délire furieux, de spasme nerveux, rien n'est plus propre pour reveiller, pour rompre les spasmes, que les douches d'eau froide sur l'épigastre et sur-tout sur les testicules (1). Les sinapismes, les vésicatoires

(1) On connoît la sympathie qui existe entre les *génitales* et le cerveau.

qu'on a soin d'enlever avant la formation des cloches *usque ad rubedinem*, on les applique dès le commencement de la maladie à la nuque, sur la plante des pieds et les jambes.

Lorsqu'il y a impuissance absolue des organes moteurs, foiblesse des sens internes et externes, hémorragies, vomissemens, on reveille, on stimule les forces vitales par les eaux spiritueuses aromatiques, le quinquina, le camphre, l'éther; les sinapismes, les vésicatoires promenés sur différentes parties du corps, les lavemens préparés avec le quinquina, le camphre etc.

Dans les vomissemens noirs et sanguinolens, potion de rivière, eau froide, lavemens froids.

Dans le hoquet, éther sulfurique, liqueur d'Hoffman, vin thériacal, camphre à la dose de 8 à 10 grains.

Quel que soit l'effet de tous ces remèdes, on insiste les premiers jours sur les bains, les fomentations, les applications émollientes sur le bas ventre, les lavemens rafraîchissans, les boissons nitrées abondantes.

Les convalescences (1) sont longues, et difficiles et souvent trompeuses. La nourriture qui convient à cette époque est le sagou, les bouillies de maïs,

(1) *Spes enim convalescentiæ fallax sæpissime est.* Moultrie
op. pag. 167.

de fécule de pommes de terre, les gelées végétales et animales, aromatisées avec la cannelle et le gérofle, les viandes blanches, et le bon vin vieux.

Les préservatifs généraux dépendent du gouvernement et de la police particulière des villes; ils consistent

1.° A rassurer les esprits effrayés sur la contagion.

2.° A établir des *lazarets* ou bureaux de santé pour surveiller les maladies qui peuvent être transportées par les vaisseaux.

3.° A maintenir la propreté dans les villes, à entretenir les pavés pour empêcher les amas d'eau croupissante et les matières animales en putréfaction, à éloigner les cimetières des villes, les sépultures des églises encore conservés dans quelques colonies espagnoles avec un respect superstitieux.

4.° A désinfecter les appartemens et les salles des malades avec l'acide muriatique oxigéné au moyen du mélange de muriate de soude et d'oxide de manganèse sur lequel on verse un peu d'acide sulfurique ou du nitrate de potasse sur lequel on verse un peu d'acide nitrique. Ces moyens méritent la préférence sur tous ceux qu'on a vantés jusqu'à présent. Les grands feux établis sur différens points, sont encore des moyens préservatifs.

Ceux qui par état sont obligés de respirer constamment les émanations des corps malades, émanations qui ont beaucoup d'affinité avec les hu-

meurs vivantes, doivent avoir attention de ne pas avaler leur salive lorsqu'ils sont auprès des malades, de se rincer la bouche avec des boissons acides, de se laver les mains avec du vinaigre affaibli et de faire usage des bains.

Il faut habiter les *mornes*, les lieux élevés où l'on respire un air frais et pur; ne faire d'excès dans aucun genre, mener une vie sobre, se nourrir de bons alimens choisis de préférence parmi les végétaux, user avec beaucoup de modération des boissons spiritueuses; le café à l'eau, pris le matin à jeun, est salutaire; on évitera les émétiques. Les bains tempérés, les pédiluves, les lavemens acides offrent de grands avantages.

Les rayons du soleil et de la lune sont dangereux: on évitera de s'y exposer.

On peut encore se garantir jusqu'à un certain point de la fièvre jaune en se faisant pratiquer des *cautères*.

Si l'on passe d'Europe dans les Antilles à la fin d'*Août*, on s'y acclimatera plus facilement qu'en y passant à d'autres époques.

L'ANALYSE ET LA SYNTHÈSE

Appliquées à l'enseignement de la médecine.

LA société de médecine pratique de Montpellier a proposé en juillet 1805, pour sujet d'un prix la question suivante : l'analyse est-elle un moyen de perfectionnement en médecine ?

J'ai cherché à résoudre cette question par une méthode de raisonnement claire et précise que j'ai adoptée dans un cours de médecine. Cette méthode ou cette manière rigoureuse de raisonner a l'avantage de lier les faits entr'eux, d'une telle sorte, qu'on peut comparer les principes que je développe à des vérités géométriques, d'où découlent une multitude d'autres vérités essentiellement dépendantes les unes des autres ; je pose un fait simple, passe à un plus composé et successivement à d'autres faits plus compliqués que je cherche à éclaircir ; je finis synthétiquement à m'élever à des résultats généraux sur l'art de guérir.

L'homme dans l'état de santé et de maladie fait le sujet de mes observations.

J'examine l'action des agens extérieurs dans le

1.^{er} cas, ce qui me conduit à parler des propriétés de l'air atmosphérique, des différens gaz, de leur influence sur la respiration, de la chaleur, du froid (j'explique ce que l'on doit entendre par le froid d'après la théorie du calorimètre de *La-voisier*), de l'humidité, des variétés des climats.

De-là je passe à l'examen des moyens que la nature emploie pour conserver la santé et la rétablir lorsqu'elle a été troublée. Ces moyens sont le repos, le sommeil, le temps, les crises, la fièvre, la suppuration. J'examine successivement ces différens moyens. Je fais sentir combien le repos trop long-temps prolongé est préjudiciable à la santé, et combien l'exercice lui est salutaire lorsqu'il est modéré. Je distingue chez l'homme sain et malade les époques où le sommeil et le repos deviennent nécessaires pour réparer les forces épuisées par le travail, l'intempérance, le trouble des passions, pour amener la coction des humeurs, rétablir l'équilibre entre les fluides et les solides, en un mot dans tous les cas où la nature est appliquée à un travail quelconque.

Fidèle à la méthode que j'ai adopté, je passe successivement du simple au composé et j'ajoute, au repos, au sommeil, un troisième moyen qui vient tellement à l'appui des lois de la nature, que sans lui, aucune fonction ne peut être parfaite.

Ce moyen est le temps, c'est-à-dire la révolution d'un certain nombre de mouvemens d'après les-

quels la nature règle ses procédés. Le temps entre tellement dans les lois de la nature, que sans lui les germes ne peuvent se développer, les fruits ne peuvent mûrir, la fermentation ne peut avoir lieu; Ainsi faisant à l'art de guérir l'application des moyens que la nature emploie pour parvenir à son but, je conclus que le médecin doit attendre chez l'homme malade, le moment de la nature pour obtenir par elle ou par les moyens de l'art l'effet qui doit le délivrer d'une cause morbifique.

Pour prouver de plus en plus que la nature règle son travail par le temps, que je regarde comme une des bases fondamentales de l'art de guérir, je m'appuie sur des observations faites sur l'homme en le considérant 1.^o dans l'état de santé, 2.^o dans l'état de maladie.

Dans le premier cas, c'est-à-dire chez l'homme sain, j'examine successivement le temps que la nature emploie pour terminer les sécrétions et les excréctions.

La digestion exige 4 ou 5 heures; sécrétion du sperme 24 heures; suc pancréatique et bile 7 ou 8 heures; urines cuites 3 ou 4 heures; les garde-robes 12 h.; air qui se dégage des alimens pendant la digestion, 6 ou 8 heures; les menstrues chez les femmes se renouvellent tous les 28 ou 30 jours; le lait se forme en 3 jours pour la première fois, lorsque l'impression a été faite dans le sein, c'est-à-dire quand il en a existé un pre-

mier amas, le chyle se convertit en lait 6 ou 7 heures après le repas tout au plus.

Après avoir examiné succinctement le temps que la nature emploie pour terminer son travail chez l'individu en état de santé, je m'environne des connoissances puisées dans les œuvres de physiologie de *Dumas* et *Richerand*, et j'explique les fonctions de la vie dans l'ordre suivant : Respiration (je cite les expériences de *Godwin* sur la respiration) ; circulation, mastication, déglutition, digestion, chylification, hématoze, nutrition, accroissement, formation et sécrétion des humeurs, excrétiens, génération, accouchement. Je rappelle sur la digestion les expériences de l'immortel *Spallanzani*, sur la génération celles des *Haller*, *Bonnet* et *Spallanzani*, et les idées du célèbre *Cabanis* sur les générations spontanées. J'engage à lire les ouvrages de ces grands hommes pour bien concevoir en quoi consiste l'analyse.

D'après la théorie de *Cabanis*, j'analyse les sensations que je distingue en internes et externes. Telles sont dans le premier cas, la perception des idées, le jugement, le raisonnement, la mémoire. Dans les sensations externes, le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe, la vue, la faim, la soif, l'appétit vénérien. Toutes ces fonctions ne s'opérant pas de la même manière chez les différens individus, il en résulte cette variété de constitutions qu'on nomme tempéramens, que je classe suivant la

nouvelle théorie d'*Hallé*, mise au jour par *Husson*.

Considérant l'homme dans l'état de maladie, j'établis que la nature a des termes pour amener les maladies à une solution quelconque, dont elle ne s'écarte pas, à moins qu'il n'y ait erreur de traitement, et qu'on ne change absolument sa marche en la détournant du but où elle tend. Je prouve cette assertion par l'histoire des maladies décrites avec beaucoup de précision et d'exactitude dans la *Médecine expectante* du D.^r *Vitet*.

Ici je traite de la fièvre : je la définis, une augmentation de mouvement dans les fluides et de ressort dans les solides, à l'occasion de quelques obstacles qui troublent quelques-unes des fonctions, ou d'un foyer impur dont la nature tend à se débarrasser. J'ai soin de faire sentir la différence essentielle des fièvres salutaires de celles qui détruisent.

J'analyse les différentes maladies, m'assujettis dans leur classification à la *Nosographie de Pinel*.

Ne pouvant déterminer, faute d'observations suffisantes de la part des gens de l'art, si toutes les maladies ont des périodes fixes, j'examine le temps que la nature emploie pour terminer la plupart d'entr'elles, lorsqu'elles ont été abandonnées à elles-mêmes.

La fièvre déphémère est ordinairement bornée à 24 heures, rarement elle passe les 48 h.; la fiè-

vre continue simple synoque des Grecs, ne dure pas ordinairement plus de 4 jours; la fièvre continue putride (adynamique P...) se termine le 11.^{me}, le 14.^{me} ou le 21.^{me} jour; la fièvre maligne (ataxique P...) dure 14, 17, ou 20 jours; la peste du Levant se termine quelquefois en 48 h.; ordinairement en 3 ou 5 jours; la fièvre jaune des Antilles, dure 3, 5 ou 8 jours; lorsqu'elle passe ces termes, la solution est souvent heureuse; la fièvre ardente cesse souvent le 4.^{me} jour, ne va pas au-delà du 7.^{me}; la fièvre lente se soutient jusqu'au-delà du 40.^{me} jour; l'accès de la fièvre quotidienne, se termine environ après 18 heures, la maladie dure environ 64 jours; les fièvres régulières se terminent communément en 14 jours c'est-à-dire après 7 accès; la fièvre de lait n'a ordinairement qu'un accès qui se termine en 24 heures, quelquefois plus tard; la fièvre qui précède l'ébullition de plusieurs maladies éruptives, comme la rougeole, la petite vérole, le millet, dure environ 4 jours et a coutume de cesser quand l'éruption paroît; la fièvre rouge ou scarlatine, dans laquelle on distingue l'ébullition, l'éruption et le dessèchement, parcourt ses trois termes en 4 ou 5 jours, quelquefois plus tard.

L'inflammation, quand elle est au plus haut degré, se termine souvent en 24 heures par la gangrène, ordinairement elle se dissipe en 5 ou 6 jours par la résolution, lorsqu'elle est attaquée par les

moyens que l'art indique ; mais lorsqu'elle résiste , elle conduit à la suppuration ; il y a au reste beaucoup de variétés à cet égard .

Continuant d'observer les maladies dans leurs périodes , je prens pour comparaison dans les phlegmasies la petite vérole et la pleurésie , qui peuvent servir de modèle dans les maladies de cette classe . La première , c'est-à-dire la petite vérole , a 3 ou 4 jours d'ébullition , 3 ou 4 jours d'éruption , après lesquels la suppuration s'établit ; il en est de même dans le clou , le panaris et les autres tumeurs phlegmoneuses . Dans la pleurésie , les symptômes d'inflammations sont annoncés 4 jours d'avance , par la nature du pouls , par une douleur ressentie dans le siège où l'humeur se convertit en pus et se termine vers les 7 ou 8.^{me} jours .

Ce qui peut apporter des différences dans les termes que j'établis , c'est qu'on se trompe souvent ; et qu'on ne calcule pas au juste les momens où commence l'inflammation , mais qu'on prend date du terme de la maladie ; aussi ai-je le plus grand soin dans la pratique de distinguer l'époque du commencement de la maladie d'avec l'époque où commence l'inflammation .

De tous les faits que je viens successivement d'analyser , je conclus qu'il doit nécessairement entrer dans l'exercice de la médecine un calcul de temps , puisque la nature l'emploie à exercer une fonction , ou à soumettre le principe morbifique .

Aux moyens que je viens d'exposer, je joins encore la connoissance des crises, comme un des plus puissans moyens de la nature pour combattre les maladies: je fais connoître avec beaucoup de détail ces secours merveilleux décrits par *Hippocrate*, *Voulonne* et *Planchon*.

Au repos, au sommeil, au temps, aux crises, j'ajoute deux genres de secours que la nature emploie pour expulser le principe morbifique.

Ces secours sont la fièvre et la suppuration. Les *empiriques* regardent la fièvre comme une maladie; les *Stahliens* comme un travail salutaire de la nature, pour atténuer, dépurar les humeurs, prévenir les obstructions, détourner les maux chroniques; je discute cette question, ayant soin de distinguer les fièvres salutaires de celles qui détruisent.

La suppuration est un 6.^{me} travail appartenant uniquement à la nature, d'après lequel elle parvient à régénérer les fibres, à se délivrer des molécules impures qui se sont introduites dans les fluides et les solides; je m'environne pour prouver ces assertions de faits nombreux puisés dans les œuvres de *Quesnay* et autres auteurs.

Je regarde donc la suppuration comme un 6.^{me} moyen compris dans ceux que la nature met en usage pour se rétablir dans son intégrité.

Cette manière d'envisager l'art de guérir doit faire présenter que les moyens curatifs dont je fais

usage pour combattre les maladies ne doivent pas être nombreux : je les rapporte à trois chefs principaux : le régime , les médicamens et les opérations .

Régime. Le régime doit varier en raison de la maladie , des forces du malade , de ses habitudes , de son tempérament .

Médicamens. La nature dans ses productions organiques et inorganiques nous offre une nomenclature de médicamens très-étendue . Je fais connoître ceux dont la vertu me paroît être la mieux constatée par l'expérience ; je cherche ensuite à déterminer 1. si les médicamens agissent sur les forces de la vie , en les augmentant ou en les diminuant ; 2. s'ils purifient la masse de nos fluides , en chassant au-dehors les humeurs viciées . Je prouve que dans l'état de santé et dans beaucoup de maladies , ils agissent de la première manière ; que dans d'autres ils agissent de la seconde , c'est-à-dire qu'ils purifient les fluides , en expulsant le principe morbifique , que quelquefois ils produisent une secousse salutaire dans tout le système : que dans tous les cas , ils sont subordonnés aux forces vitales .

Quel qu'importante que soit au médecin la connoissance des médicamens , elle lui deviendroit nuisible , s'il ne savoit en faire une application juste et raisonnée . C'est sur-tout en quoi consiste la difficulté de l'art de guérir .

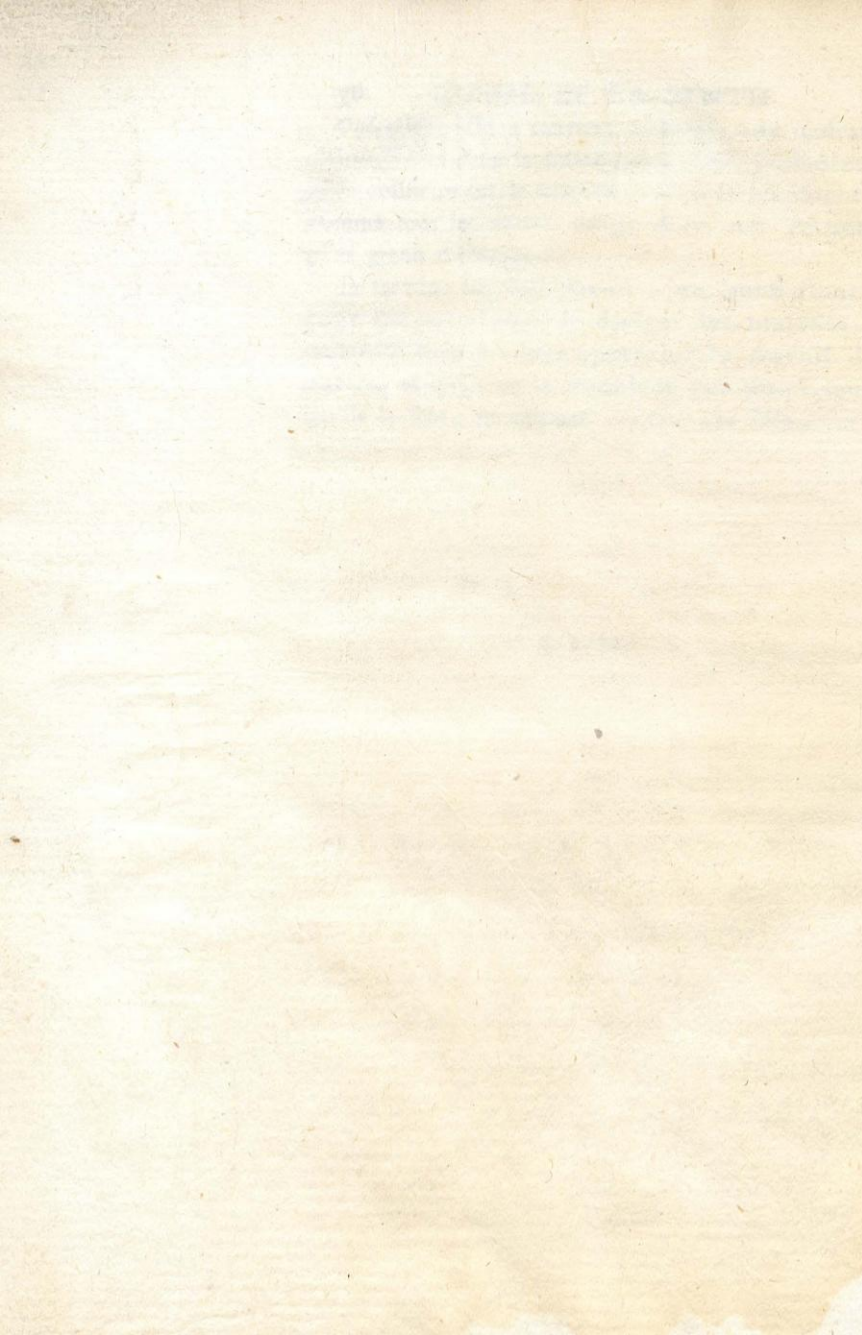
Opérations. On a souvent recours aux opérations chirurgicales dans le traitement des maladies: la plus ordinaire est la saignée, remède puissant qui comme tous les autres, exige dans son emploi le plus grand discernement.

Je termine ici mon travail, en souhaitant que ceux qui sont chargés de diriger les malades, apprennent enfin à mieux apprécier le travail de la nature, et qu'ils ne la troublent pas aussi souvent qu'ils le font, en agissant contre ses lois.

F I N.







602

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80179059



